

A. Jumeau

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

~~~~~

N° 15. — Janvier 1900

~~~~~

SOCIÉTÉ NOUVELLE
DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

(Librairie Georges BELLAIS)

17, rue Cujas

PARIS

CONSEIL D'ADMINISTRATION
POUR L'ANNÉE 1899-1900

M^{lles} ROBERT, *Présidente* ;
MARCH, *Vice-Présidente* ;
ZGRAGGEN, *Trésorière* ;

M^{me} PERSEIL, *Secrétaire* ;

M^{lle} CHAMPOMIER,

M^{me} EIDENSCHENK,

M^{lles} HECQUET,

MAHAUT,

PETOT,

} *Membres.*

LISTE DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION

MEMBRES HONORAIRES

- MM. Bayet, directeur de l'enseignement primaire à Paris.
Buisson, directeur honoraire de l'enseignement primaire.
Bachelery, professeur, 12, rue de la Néva, à Paris.
Bompard, professeur, 78, rue Notre-Dame-des-Champs.
Bouchor, 18, avenue de l'Observatoire, à Paris.
Boudréaux, professeur, 4, rue Clovis, à Paris.
M^{lle} Collin, professeur à Fontenay-aux-Roses.
M^{mes} Charbonné, à Fontenay-aux-Roses.
Dartois, professeur, 38, avenue de la République.
M. Darlu, professeur, 20, rue de la Terrasse.
M^{me} Dejean de la Bâtie, directrice de l'école de Fontenay.
MM. A. Dupuy, professeur, 18, quai de Béthune.
E. Dupuy, professeur, 2, avenue de Montsouris.
P. Dupuy, professeur, rue d'Ulm.
Hémon, professeur, 26, rue Vauquelin.
E. Maneuvrier, 19, rue Richer, Paris.
S. Meunier, professeur, 7, boulevard Saint-Germain.
Niewenglowski, professeur, 32, rue de l'Arbalète.
M^{me} Pécaut, à Orthez (Basses-Pyrénées).
MM. Pessonneaux, professeur, 80, rue Bonaparte.
Pélissier, professeur, 75, rue de l'Assomption.
A. Sorel, professeur, 17, rue de Vaugirard.
Miss Willams, professeur, 70, rue d'Assas.

MEMBRES ACTIFS

PROMOTION DE 1880

- M^{lles} Bonnel, directrice du lycée de Tours.
Champmier, directrice de l'école normale de Clermont-Ferrand.

- M^{lles} Douliot, professeur à l'école normale d'Épinal.
 Foucret, directrice de l'école normale d'Auxerre.
- M^{me} Godefroy, née Lacassagne, directrice de l'école normale de Dijon.
- M^{lle} Jalambic, directrice de l'école normale de Carcassonne.
- M^{me} Janin, née Magnier, directrice de l'école Ed. Quinet, Paris.
- M^{lles}*Jobez, directrice de l'école primaire supérieure de Besançon.
 Lachéze, professeur à l'école normale de Chaumont.
 Landais, directrice de l'école normale de La Rochelle.
 Laurain, directrice de l'école normale d'Épinal.
 Léveillé, directrice de l'école normale de Troyes.
 Minguin B., directrice de l'école primaire supérieure de Mézières.
 Minguin J., professeur, en congé.
- M^{me} Paringaux, née Fontes, directrice de l'école normale de Rodez.
- M^{lles} Semmartin, directrice de l'école normale d'Orléans.
 Sicre, professeur en congé, avenue des Villottes, à Foix.
 Thomas V., directrice de l'école normale d'Alençon.
 Viaud L., directrice de l'école normale de Caen.

PROMOTION DE 1881

- M^{lles} Bancilhon A., directrice de l'école normale d'Aix.
 Challe, professeur à l'école normale de Nantes.
 Claude, directrice de l'école normale de Vesoul.
 Dupuy, professeur à l'école normale de Versailles.
- M^{me} Ebrén, née Planchard, directrice de l'école normale de Valence.
- M^{lles} Gébelin, directrice de l'école normale de Bordeaux.
 Georges E., professeur à l'école normale d'Oran.
 Ginier, directrice de l'école normale de Besançon.
 Guillot, directrice de l'école secondaire de Tunis.
- M^{mes} Jacquin, née Morand, directrice de l'école normale de Grenoble.
 Lacroix, directrice de l'école normale de Foix.
 Lauriol, professeur à l'école Edgard-Quinet, à Paris.
 Melouzay, née Rocheblave, 62, rue Truffaut, à Paris.
 Moujot, née Bulot, professeur à l'école normale de Dijon.
- M^{lles} Perny, en congé, 21, rue de la Citadelle, à Châlon-sur-Saône.
 Richard, professeur à l'école normale de Chaumont.
- M^{mes} Ruby, née Legrôs, en congé, à Châlons-sur-Marne.
 Serre, née Jeanningros, directrice de l'école normale de Poitiers.
 Triollet, née Thouvenot, professeur à l'école normale d'Alençon.

PROMOTION DE 1882

- M^{lles} Allégret Eva, directrice de l'école normale d'Oran.
 Bancilhon M., professeur à l'école normale d'Aix.
 Blanc, directrice de l'école normale de Châlons.
 Bonnefon, directrice de l'école normale de Chartres.

- M^{lle} Brocard, directrice de l'école normale de Beauvais.
- M^{mes} Clavel, née Gras, professeur à l'école normale de Nîmes.
Crouzel, née Fontecave, directrice de l'école normale de Coutances.
Escande, née Comte, directrice de l'école normale de Cahors.
Estienne, née Boucher, professeur à l'école normale de Vannes.
- M^{lles} Galzandat, directrice de l'école supérieure de Clamecy.
Garnier, directrice de l'école normale d'Arras.
Goux, professeur à l'école normale de Vesoul.
Henry, professeur à l'école normale de Perpignan.
Hoël, directrice de l'école normale de Bourges.
Lécuellé, professeur à l'école normale d'Orléans.
- M^{me} Lepage, née Jamet, à l'école primaire supérieure de Tourcoing.
- M^{lles} Nicolas, professeur à l'école normale de Bar-le-Duc.
Parant, directrice de l'école primaire supérieure de Tours.
Platon, née Labonne, professeur à l'école normale de Bordeaux.
Robert, répétitrice à l'école normale supérieure de Fontenay.
- M^{mes} Siraud, née Miard, professeur à l'école normale de Chambéry.
Sourdillon, née Simboiselle, directrice de l'école normale de Tours.
- M^{lles} Thiébault, directrice de l'école normale de Saint-Brieuc.
Thomas J., directrice de l'école normale du Mans.
Viaud M., professeur à l'école normale de Douai.

PROMOTION DE 1883.

- M^{me} Balland, née Gasnier, professeur à l'école normale de Nevers.
- M^{lles} Baroz, professeur à l'école normale de Bourges.
Colson, professeur à l'école normale de Vesoul.
- M^{me} Cornut, née Cloqué, professeur d'école normale, à Paris.
- M^{lles} Cruveiller, directrice de l'école normale de Perpignan.
Curey, professeur à l'école normale de Mâcon.
- M^{me} Dollé, née Touret, directrice de l'école normale de Pau.
- M^{lles} Durant, directrice de l'école primaire supérieure de Nyons.
Géhin, directrice de l'école normale de Lons-le-Saulnier.
Gonnot, à Orthez.
- Guny, directrice de l'école normale de Blois.
- M^{me} Larcade, née Maigret, professeur à l'école normale de La Rochelle.
- M^{lles} Lecomte, directrice de l'école normale de Le Puy.
Leloutre, directrice de l'école normale de Nîmes.
- M^{me} Le Ricolais, née Robert, professeur en congé, à Angoulême.
- M^{lles} March, directrice de l'école normale de Nancy.
Marsy, professeur à l'école normale de Laval.
Morel de Fos, à Boulogne-sur-Seine.
- M^{mes} Philibert, née Roux-Fouillé, inspection primaire à Sisteron.
Roguet, née Mille, professeur à l'école primaire supérieure d'Orléans.
Sauzin, née Cuinet, professeur à l'école normale de La Roche-sur-Yon.

- M^{mes} Simiand, professeur à l'école normale de Grenoble.
Verdier N., professeur à l'école normale d'Aix.

PROMOTION DE 1884

- M^{me} Boehr, née Charles, professeur à l'école normale de Tours.
M^{lle} Champomier, directrice de l'école normale de Châteauroux.
M^{me} Chantclair, née Cantel, inspection primaire à Quimper.
M^{lles} Christ, professeur à l'école normale d'Alençon.
Clément, professeur à l'école normale de La Roche-sur-Yon.
Clouzet, directrice de l'école supérieure de Vic-de-Bigorre.
M^{mès} Eidenschenk, née Patin, directrice de l'école normale de Chambéry.
Goué, née Lebrun, professeur à l'école normale de Limoges.
M^{lle} Mathieu, professeur à l'école normale de Charleville.
M^{me} Monsinjon, née Lemoine, professeur à l'école normale de Douai.
M^{lles} Terrat, professeur à l'école normale d'Évreux.
Turcan, directrice de l'école primaire supérieure de Limoux.
M^{me} Voilquin, née Poirot, professeur à l'école normale d'Épinal.

PROMOTION DE 1885

- M^{me} Arvizet-Méo, professeur en congé, à Chevigny-en-Valière (Côte-d'Or).
M^{lles} Beugnon, professeur à l'école normale de Troyes.
Billardelle, professeur à l'école normale de Beauvais.
M^{me} Compain-Mayeur, professeur à l'école normale de Douai.
M^{lles} Dalou, directrice de l'école normale de La Roche-sur-Yon.
Dupland M.-R., professeur à l'école normale de Privas.
Faivre, professeur à l'école normale de Vesoul.
M^{me} Graftaux-Ribot, professeur à l'école normale de Vannes.
M^{lles} Guély, professeur à l'école normale d'Évreux.
Jacquot, professeur à l'école normale de Caen.
Juvenneton, professeur à l'école normale de Versailles.
Jouffroy, professeur à l'école normale de Bar-le-Duc.
Kieffer, directrice de l'école normale de Douai.
Klitz, professeur à l'école normale de Bar-le-Duc.
M^{mès} Labérenne, née Gastaud, directrice de l'école supérieure d'Orléans.
Lamborion-Dornau, inspection primaire de Barbezieux.
Launay-Gullon, professeur à l'école normale de Rouen.
M^{lles} Mayaud, directrice de l'école normale de Moulins.
Millet, professeur à l'école normale de Châlons-sur-Marne.
Mourgues, professeur au lycée de jeunes filles de Marseille.
M^{mès} Noël-Lejeune, professeur à l'école normale d'Angers.
Papillard, professeur en congé.
Roy-Renaud, inspection primaire à Nancy.
Stadler, professeur à l'école normale de Carcassonne.
M^{lle} Varlet, directrice de l'école normale de Bar-le-Duc.

PROMOTION DE 1886

- M^{lle} Baguet, professeur à l'école normale de Troyes.
 M^{me} Bécam, née Gillot, professeur à l'école normale de Lons-le-Saunier.
 M^{lle} Berthet, professeur à l'école normale d'Alençon.
 M^{me} Creusot, née Cœuret, professeur à l'école primaire supérieure de Mamers.
 M^{lles} Darribes, professeur à l'école normale de Tarbes.
 Dufételle, professeur à l'école normale de Niort.
 Dupland C., professeur à l'école normale de Privas.
 Gaudel, professeur à l'école normale de Grenoble.
 Greuzat, professeur à l'école normale d'Orléans.
 M^{me} Guillaume, née Jacoulet, professeur en congé à Paris.
 M^{lle} Jaulmes, professeur à l'école normale de Montpellier.
 Miss Jefferis, née Hawley, Penn Bank, Croydon (Angleterre).
 M^{lles} Mahaut, directrice de l'école normale de Vannes.
 Mazure, professeur à l'école normale d'Aix-en-Provence.
 Michon, professeur à l'école normale de Mâcon.
 Pfeiffer, professeur à l'école primaire supérieure de Nancy.
 Rey, professeur à l'école supérieure de Chambéry.
 Rousseau M., professeur à l'école normale de Vesoul.
 M^{mes} Schneider, née Devidal, professeur à l'école normale de Clermont-Ferrand.
 Sabatier, née Lacassagne, directrice de l'école normale d'Aurillac.
 Vocher, née Fourneau, à Coligny (Ain).

PROMOTION DE 1887

- M^{lles} Baertschi, 6, rue de la Sorbonne, Paris.
 Bellier, professeur à l'école normale de Draguignan.
 M^{me} Billard-Liard, professeur à l'école normale de Versailles.
 M^{lle} Cabanette, professeur à l'école normale de Tulle.
 M^{mes} Chauvet-Coutor, professeur en congé, à Saint-Claude.
 Delsériès-Viltgen, inspection primaire de Foix.
 M^{lles} Fiévet, professeur, 7, rue Broca, Paris.
 Garde, professeur à l'école normale du Puy.
 Guinier H., professeur à l'école normale de Valence.
 Hœn, professeur à l'école normale de Beauvais.
 M^{me} Lafourcade, née Delpech, directrice de l'école normale d'Agen.
 M^{lles} Malaisé, professeur à l'école primaire supérieure d'Orléans.
 Michaud, professeur à l'école normale de Bourg.
 M^{me} Olive, née Cèby, professeur à l'école normale de Mende.
 M^{lles} Robin, professeur à l'école normale d'Orléans.
 Rousseau L., professeur à l'école primaire supérieure de Roubaix.
 M^{me} Ruche, née Yvonneau, professeur à l'école normale de Blois.

- M^{lles} Stoltz, directrice de l'école primaire supérieure de Secondigny.
Zraggen, professeur à l'école normale de Beauvais.

PROMOTION DE 1888

- M^{lles} Bezault, professeur à l'école normale de Bourges.
Binet, professeur à l'école normale de Rennes.
Bouige, directrice de l'école primaire supérieure de Valence.
Brémond, professeur en congé, à Coutances.
Caron, professeur à l'école normale d'Arras.
M^{me} Chaufournier, née Marulier, école Sophie-Germain, à Paris.
M^{lle} Gillet, professeur en congé, à Vallois (Meurthe-et-Moselle).
M^{mes} Gronnier, née Lobstein, professeur à l'école normale de Rouen.
Jouvion, née Thiébaud, professeur à l'école normale d'Amiens.
M^{lles} Jumau, professeur à l'école primaire supérieure de Lille.
Marie, professeur à l'école primaire supérieure du Havre.
Maure, professeur à l'école normale d'Agen.
Mazoyer, professeur à l'école normale de Montpellier.
Naudin, professeur à l'école primaire supérieure de Barbezieux.
M^{me} Ouradon, née Artigues, professeur à l'école normale d'Albi.
M^{lles} Pecquignot, professeur à l'école normale de Beauvais.
Pruvot, professeur à l'école normale d'Amiens.
Simonot, professeur à l'école normale de Versailles.
M^{mes} Topsent, née Bazin, professeur en congé, à Rennes.
Varnier, née Potier, professeur à l'école normale d'Arras.
M^{lles} Viault, professeur à l'école normale de Melun.
Vidal, professeur à l'école normale de Mont-de-Marsan.
Wingert, professeur à l'école normale de Chaumont.

PROMOTION DE 1889

- M^{lles} Bergerot, professeur à l'école primaire supérieure de Saint-Lô.
Boyer, professeur à l'école primaire supérieure de Voiron.
Carré, professeur à l'école normale de Laval.
Dabrigéon B., professeur à l'école normale de Cahors.
Dufour M., professeur à l'école normale de Nevers.
M^{me} Frayssinhe, née Fadeuilhe, professeur à l'école normale de Chartres.
M^{lles} Lacotte, professeur à l'école normale de Melun.
Litaud, professeur à l'école primaire supérieure de Voiron.
Manen, professeur à l'école normale de Limoges.
Matte, professeur en congé, à Douai.
Mawart, professeur à l'école normale d'Amiens.
Molino, professeur à l'école normale d'Aix.
M^{mes} Mouchet, née Laurent, professeur à l'école normale de Gap.
Perseil, née Verdier, répétitrice à Fontenay.
M^{lles} Rossignol, professeur à l'école Edgard-Quinet, Paris.

- M^{lles} Rostaing, professeur à l'école normale de Rumilly (Haute-Savoie).
 Roudier, professeur à l'école normale de Douai.
 M^{me} Sage, née Reydon, professeur en congé à Saint-Pont.
 M^{lle} Thiébaulgeorge, professeur en congé, à Chalon-sur-Saône.

PROMOTION DE 1890

- M^{lles} Anthoni, professeur à l'école normale de Nancy.
 Arteil, professeur à l'école normale de Cahors.
 Aubisse, née Bouzon, inspection primaire de Bourgneuf.
 Bach, école supérieure Edgard-Quinet, Paris.
 M^{mes} Biane, née Laurens, professeur à l'école primaire supérieure de
 Bordeaux.
 Boulonier, née Teyssier, professeur à l'école normale d'Oran.
 Poisot, née Bouchet, professeur à l'école normale de Grenoble.
 M^{lles} Buisson, professeur à l'école normale de Tours.
 Chambosse, professeur à l'école normale de Périgueux.
 M^{mes} Chopin, née Streicher, professeur à l'école Sophie-Germain, Paris.
 M^{lles} Dubois, professeur à l'école supérieure de Lille.
 Foltzer, professeur à l'école normale de Vesoul.
 Gonnin, professeur à l'école normale d'Arras.
 Grépet, professeur à l'école normale de Digne.
 M^{me} Laurent, née Lombard, professeur à l'école supérieure de Marseille.
 M^{lles} Pommeret, professeur à l'école normale de Melun.
 Prévost, professeur à l'école normale d'Auxerre.
 M^{me} Regnault, née Brulé, professeur à l'école normale de Chartres.
 M^{lle} Roos, professeur à l'école normale de Moulins.
 M^{me} Terrasson, née Marquis, professeur à l'école primaire supérieure de
 Nîmes.

PROMOTION DE 1891

- M^{lles} Arnaud, directrice de l'école primaire supérieure d'Alençon.
 Charnay, professeur à l'école normale de Charleville.
 Chauvin A., professeur à l'école normale de Carcassonne.
 M^{me} Couturier, en congé à Paris.
 M^{lle} Diamantopoulo, au Pirée (Grèce).
 M^{me} Dubuisson, née Dubuisson, en congé à Toulon.
 M^{lles} Gaillard, professeur à l'école normale de Grenoble.
 Gignan, professeur à l'école normale de Chambéry.
 M^{me} Guillet, née Lafumée, professeur à l'école primaire supérieure de
 Voiron.
 M^{lles} Goumont, professeur à l'école secondaire de Tunis.
 Grauvogel, professeur à l'école normale de Douai.
 Le Berre, professeur à l'école normale d'Angers.
 Lefort, professeur à l'école normale de Laon.

- M^{me} Lévy-Hirtz, 33, rue des Archives, Paris.
 M^{lles} Martin M., répétitrice à Fontenay.
 Maucourant, répétitrice à Fontenay.
 Millet A., professeur à l'école normale de Rumilly.
 Nazon, professeur à l'école normale d'Albi.
 Regnault, professeur à l'école primaire supérieure de Rouen.
 Valand, professeur à l'école normale de Tulle.
 M^{me} Vérité, née Dartigues, professeur à l'école normale de Pau.

PROMOTION DE 1892

- M^{lles} Antonin, professeur à l'école normale de Gap.
 Blanc A., professeur à l'école normale de Châlons.
 Brémond E., professeur à l'école normale de Digne.
 Clamaron, directrice de l'école primaire supérieure de Montmélian.
 David J., professeur à l'école normale de Vesoul.
 Dufour R., professeur à l'école normale de Melun.
 Épinoux, professeur à l'école normale de Niort.
 Georges C., professeur à l'école normale de Blois.
 Guérin, professeur à l'école normale de Poitiers.
 Huth, professeur à l'école primaire supérieure de Besançon.
 M^{mes} Laborie, née Brouel, professeur à l'école normale de Privas.
 Martignon, professeur au lycée de Mâcon.
 Merchez J., professeur à l'école primaire supérieure du Havre.
 Modrin, professeur à l'école normale de Rumilly.
 Pollet Th., professeur à l'école normale de Saint-Étienne.
 Rauch, professeur à l'école normale de Châlons.
 Rouquette, professeur à l'école normale de Perpignan.
 Spalikowski, professeur à l'école normale de Rouen.

PROMOTION DE 1893

- M^{me} Bastien, née Istre, professeur à l'école normale d'Ajaccio.
 M^{lles} Bézier, professeur à l'école normale de La Roche-sur-Yon.
 Brulot, professeur à l'école primaire supérieure de Mézières.
 Burnet, professeur à l'école normale de Nancy.
 Buttner, professeur à l'école normale de Douai.
 Chateignier, professeur à l'école normale du Puy.
 Cligny G., professeur à l'école normale de Troyes.
 Courbières, professeur à l'école normale de La Rochelle.
 Dessaignes, professeur à l'école primaire supérieure d'Aurillac.
 Desvignes, professeur à l'école normale de Bourg.
 Étienne J., professeur à l'école normale de Limoges.
 M^{me} Gau, née Segonzac, professeur à l'école normale de La Roche-sur-Yon.
 M^{lle} Lamarche, professeur à l'école normale de Montpellier.

- M^{lle} Maréchal, professeur à l'école normale de Coutances.
 M^{mes} Le Brun, née Bourgoïn, professeur à l'école supérieure de Belfort.
 Lefebvre, née Duvoisin, professeur à l'école normale de Quimper.
 M^{les} Py, professeur à l'école normale de Nevers.
 Roth, professeur à l'école normale de Rouen.
 Soubre, professeur à l'école primaire supérieure de Mouy.
 Vérel, professeur à l'école normale de Rumilly.
 M^{les} Vidal-Naquet, professeur à l'école normale de Toulouse.
 Vogeli J., déléguée à l'école primaire supérieure de Bonneville.

PROMOTION DE 1894

- M^{les} Alzieu, professeur à l'école normale de Tarbes.
 Angles, professeur à Marseille, 20, rue des Bergers.
 Bosc, boursière en Allemagne (Karlsruhe).
 Caille, professeur à l'école normale de Bourges.
 Cavalier, professeur à l'école normale de Rouen.
 Chervet, professeur à l'école normale de Nevers.
 Corrège, professeur à l'école normale d'Ajaccio.
 Couget, professeur à l'école normale de Foix.
 Daynié, professeur à l'école normale de Toulouse.
 Flayol, professeur à l'école normale d'Évreux.
 Guénot, professeur à l'école normale de Laval.
 Huot, professeur à l'école normale du Mans.
 M^{me} Mathias-Basselier, professeur à l'école normale de Caen.
 M^{les} Mattei, 29, rue Victor Clappier, Toulon.
 Menut, professeur à l'école normale d'Arras.
 Morizot, professeur à l'école primaire supérieure de Calais.
 Pascal, professeur à l'école normale de Valence.
 M^{me} Petroff, née Radeff, à Sofia (Bulgarie).
 M^{les} Piche, chalet Augusta, impasse Bourg, à Toulon.
 Richard, professeur à l'école normale de Milianah.

PROMOTION DE 1895

- M^{les} Blanc F., professeur à l'école normale de Dijon.
 Brière, professeur à l'école supérieure d'Alençon.
 Dudon, professeur à l'école normale d'Agen.
 Laugier, professeur à l'école primaire supérieure de Thonon.
 Peignet, professeur à l'école primaire supérieure de Château-du-Loir.
 Pollet, professeur à l'école primaire supérieure d'Aix-les-Bains.
 Tholomier, professeur à l'école primaire supérieure de Quimperlé.
 Vaisson, professeur à l'école normale de Mont-de-Marsan.
 Verguet, professeur à l'école primaire supérieure de Pithiviers.

PROMOTION DE 1896

- M^{lles} André, professeur à l'école normale de Douai.
 Allier, professeur à l'école primaire supérieure de Saint-Céré.
 Beurtheret, professeur à l'école primaire supérieure de Pont-à-Mousson.
 Bourgeois, professeur à l'école normale de Charleville.
 Cligny C., professeur à l'école supérieure de Thaon-les-Vosges.
 D'Yzalguier, professeur à l'école normale de Saint-Brieuc.
 Hardouin, professeur à l'école primaire supérieure de Mouy.
 Lacoste, professeur à l'école primaire supérieure de Mirande.
 Limousis, professeur à l'école primaire supérieure de Foix.
 Seret, professeur à l'école primaire supérieure de Limoux.

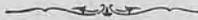
ANNÉE D'ÉTUDES SPÉCIALES

- M^{lle} Bourgoïn B., 1890, directrice de l'école normale de Privas.
 Bourgoise, 1884, directrice de l'école normale de Quimper.
 Combe, 1895, professeur à l'école normale de Blois.
 Frugier, 1882, directrice de l'école normale d'Angoulême.
 Guinier, 1884, directrice de l'école normale de Dragnignan.
 M^{mes} Heigny, 1886, directrice de l'école normale de Rennes.
 Henry, née Amet, 1894, professeur à l'école normale d'Aurillac.
 M^{lles} Larivière, 1887, directrice de l'école normale d'Évreux.
 Mahieu, 1896, directrice de l'école primaire supérieure de Bressuire.
 Marsy E., 1885, directrice de l'école normale de Charleville.
 M^{me} Menat, née Vaillant, 1887, directrice de l'école normale de Rouen.
 M^{lles} Michel, 1890, directrice de l'école normale de Bourg.
 Neau, 1889, directrice de l'école supérieure de Castelsarrazin.
 Petot, 1890, professeur à l'école normale d'Épinal.
 Ruet, 1890, directrice de l'école normale d'Ajaccio.
 Sandilhon, 1891, professeur à l'école normale de Troyes.
 Tassin, directrice de l'école normale de Mende.
 Terrial, 1893, directrice de l'école normale de Gap.
 Verpinet, 1897, directrice de l'école primaire supérieure de Commercy.

ADHÉRENTES

- M^{lles} Beaudelaire, professeur à l'école normale de Bar-le-Duc.
 Boulangier, à Ainvelle, par Conflans (Haute-Saône).
 Burret, professeur à l'école normale de Mâcon.
 Carnel, professeur à l'école normale de Moulins.
 M^{me} Chalon, professeur à l'école normale de Nancy.

- M^{lles} Chioventa, professeur à l'école normale de Lons-le-Saulnier.
 Colle, professeur à l'école normale de Guéret.
 Collin, professeur à l'école normale de Nancy.
 Corret, directrice de l'école supérieure d'Épinal.
 Dabrigeon, en congé à Cahors.
 Dejeux, professeur à l'école normale de Chambéry.
 Fleury, professeur à l'école supérieure de Mézières.
 Fouquet, professeur à l'école normale d'Alençon.
- M^{mes} Fontecave, née Gelly, école normale de Coutances.
 Garonne, directrice de l'école normale de Melun.
- M^{lles} Guenot, professeur à l'école normale de Beauvais.
 Guillemard, professeur à l'école normale de Bar-le-Duc.
 Gruin, professeur à l'école normale de Douai.
 Hecquet, économiste à l'école de Fontenay.
 Hézard, professeur à l'école Sophie-Germain, Paris.
 Kromayer, répétitrice à Fontenay.
 Lafforgue, directrice en congé.
 Lapaix, directrice de l'école primaire supérieure de Mouy.
 Ménétrier, directrice de l'école supérieure de Fontenay-le-Comte.
 Minsseu, 18, rue de la Provence, Versailles.
 Ode, professeur à l'école primaire supérieure de Mirande.
 Planques, professeur à l'école normale de Vannes.
 Py, professeur à l'école normale de Chaumont.
- M^{me} Rambaud, directrice de l'école normale de Limoges.
- M^{lles} Sarda M., Cisne, 7, Madrid.
 Sarda S., Cisne, 7, Madrid.
 Sennelier, répétitrice à Fontenay.
 Vallée, professeur à l'école normale de Saint-Brieuc.



BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

PG 30

SOMMAIRE

1. Conférence du matin 30 décembre 1894 (Notes d'élève).....	1
2. Notice nécrologique : M ^{lle} Marthe Péquignot.....	3
3. Compte-rendu de deux assemblées régionales : Comité du Nord. — Comité lorrain	6
4. Le pessimisme contemporain. M. Darlu	15
5. Le chant à l'École normale. M. Bouchor	22
6. L'enseignement de la psychologie à l'École normale. Une directrice... ..	27
7. Des puissances invisibles dans la formation du caractère. M. B.....	32
8. Les maisons familiales de repos. M ^{lle} Lauriol.....	35
9. Communications diverses.....	39
10. Supplément géographique, par M. P. Dupuy.	
11. Liste des membres de l'Association de Fontenay.	

CONFÉRENCE DU MATIN**NOTES D'UNE ÉLÈVE**

30 décembre 1894.

Vous voilà bien réduites en nombre, Mesdemoiselles. Il faut penser à celles d'entre vous qui vous ont quittées, pour vivre avec elles aujourd'hui malgré la distance. C'est là un grand

secret de la vie, secret que vous n'apprendrez pas dans les livres : vivre unis malgré la séparation, malgré l'éloignement, malgré la mort ; vivre par une affection soutenue et intense qui prolonge la vie individuelle jusqu'à celle des autres. Vous connaissez le peu de capacité de l'âme humaine, quelle peine elle a pour conserver ses souvenirs, pour assurer quelque durée à ses joies et à ses douleurs. Et pourtant l'âme veut une vie plus large, plus aimante : alors elle crée aux absents une sorte de présence idéale ; le cœur les appelle, et l'esprit pense avec eux, avec ce qui est ou fut leur esprit.

L'année finit. Ne trouvez-vous pas qu'il serait bon de mesurer ce qu'elle a été pour chacune de vous ? On s'enrichit à regarder en soi en certaines circonstances, et autour de soi. Que s'est-il passé dans mon pays ? Mort de M. Taine, de J. Ferry. Ont-ils des successeurs ? Quel vide laissent-ils ? Qu'attendait-on d'eux ? Ces réflexions, croyez-le, sont bien de votre domaine. Entrez dans le cercle plus étroit de la famille. Peut-être, pour plusieurs, des pertes encore saignantes. Renouvellement d'impressions comme à un anniversaire. Entrez après dans ce cercle encore plus intime de votre âme. Qu'ai-je fait ? Que s'est-il passé en moi ? Ai-je vécu en vain ou utilement ? Ai-je trouvé des difficultés que j'aie vaincues ? Ai-je assez donné de moi-même ? Ai-je assez aimé ? Ai-je été ébranlée par des doutes, par des passions, par quelque orage intérieur ? En suis-je sortie ? Faites ce compte, et vous verrez qu'il vous fera du bien.

... Vous me demandez ce qu'il faut dire à de simples instituteurs ? *Soyez vivants !* Il faut vivre, c'est-à-dire *penser*. Il faut vivre, c'est-à-dire *aimer*, pouvoir dire avec le poète :

Tout coup me frappe et tout meurtre me tue.

Soyez-donc des vivants, et prenez garde qu'un seul de ces petits qui nous sont confiés ne puisse nous dire un jour : « Vous deviez m'apprendre à *agir*, et votre discipline n'a pu faire de moi qu'un rouage ; à *penser*, et votre enseignement n'a rempli ma mémoire que de formules stériles ; à *aimer*, et votre indifférence n'a point donné d'aliment à la flamme sacrée que vous avez laissé s'éteindre ; vous deviez me rendre capable de *vivre*, et vous m'avez condamné à végéter. »

NOTICE NÉCROLOGIQUE

MARTHE PÉQUIGNOT

Née à Lomont (Haute-Saône), le 10 mars 1871 ; élève de l'école supérieure de Belfort, en octobre 1884 ; de l'école normale de Vesoul, en octobre 1887 ; du lycée Fénélon, en octobre 1890 ; de Fontenay, en octobre 1891.

Professeur à l'école normale de Quimper, en octobre 1893 ; directrice de l'école annexe de Beauvais, en octobre 1898.

Professeur à l'école normale d'Angers, en octobre 1898 ; décédée à Angers, le 29 juin 1899, à vingt-huit ans.

Une vie de travail, d'études, d'examens, six ans de professorat intelligent et actif, de travaux variés et incessants, l'activité vaillante et gaie d'une nature très bien douée, d'une jeunesse pleine d'ardeur, de solides affections, l'espoir d'un long avenir, puis brusquement, brutalement... la mort à vingt-huit ans... Ainsi fut la vie de Marthe Péquignot, si rapide et si remplie qu'elle paraît aujourd'hui, dans sa hâte inconsciente, comme un vrai défi à la mort qui devait la ravir si tôt et si vite. Elle la prit si vite qu'on n'eut pas le temps de s'y préparer, qu'on se refusait à le croire, et qu'aujourd'hui encore, on se demande si cette réalité n'est pas un sombre rêve

Marthe Péquignot n'est plus!... Je crois la voir encore, qui parcourt nos longs corridors d'un pas rapide et léger, grande, mince, vêtue de clair le plus souvent, toujours très soignée, gracieuse et charmante, avec son visage clair dans sa chevelure brune, ses traits réguliers et fins, un peu émaciés, animés par un fin sourire et surtout par des yeux bruns et rians, d'une vivacité et d'une intelligence triomphantes, sous les verres qui les voilaient. Ses portraits ne reproduisent pas, malheureusement, la grâce exquise du sourire et de l'expression.

Je crois la voir encore, penchée sur sa table de travail, entourée de ses livres, le front sérieux, les yeux brillants dans toute l'activité de la recherche, ou dans toute la joie de la découverte, passionnée pour ses études scientifiques qu'elle

continuait toujours et qu'elle mena fort loin. Je crois encore l'entendre, alors qu'animée par l'étude ou excitée par nos questions, elle parlait, avec une clarté saisissante et un enthousiasme sincère et simple, de la nature dont elle étudiait le grand livre et dont elle admirait les merveilles.

Je la vois aux heures de loisirs, travaillant encore, assise au coin de la cheminée, dans le bureau d'économat de sa sœur, baignée dans la lumière de la fenêtre qui lui fait fête. Tout occupée à un ouvrage de couture, de crochet ou de broderie que conduisent comme en se jouant ses doigts agiles de fée, elle prépare quelque surprise à l'un des siens, et sourit à l'avance du plaisir qu'elle va faire. Car, avec la joie intense d'étudier, Marthe Péquignot connut la joie douce de réjouir les autres, et je n'oserais affirmer que celle-ci fût pour elle inférieure à celle-là.

Je la vois toujours vivante et toujours active, je ne la vois pas au repos ; il semble qu'elle ne sût pas se reposer. Mais ces travaux variés, qui étaient sa vie et qui faisaient son bonheur, la fatiguaient outre mesure, et elle ne s'en rendait assurément pas compte. Quand vint la maladie, elle ne trouva pas, dans son organisme affaibli, les résistances nécessaires, et, malgré son énergie, elle tomba victime de son activité excessive, victime aussi d'un malheureux concours de circonstances qui font de sa maladie un déplorable accident.

En juin, elle fut atteinte d'une maladie de la gorge qui, avec des soins et un repos suffisants, aurait pu n'avoir aucun résultat fâcheux. Mais, selon son habitude, elle ne pensa pas un seul instant à elle-même ; et, avec son courage ordinaire, elle abrégéa la convalescence, et n'entendit que la voix du devoir.

Elle avait été désignée pour faire partie de la commission d'examens pour le brevet élémentaire ; par une discrétion que l'on comprend, elle ne voulut malheureusement pas se récuser. A la suite de la grande fatigue qu'elle éprouva, une nouvelle inflammation de la gorge se déclara rapidement. Elle voulut cependant donner encore à ses élèves de troisième année, avant les examens du brevet supérieur, les leçons qu'elle leur croyait nécessaires ; son courage la trahit ; elle fut obligée de s'arrêter. Cette leçon fut la dernière.... L'affection de la gorge était devenue très grave, elle dut s'aliter, et, au bout de trois jours de grandes souffrances qu'elle supporta avec un calme admirable, elle s'endormit du dernier sommeil le jeudi 29 juin, à l'hôpital d'Angers, où on l'avait fait transporter le lundi dans la journée.

A cette pauvre enfant dont le cœur était si affectueux, il ne fut pas même accordé la satisfaction de dire un dernier adieu à tous les siens. Sa sœur, professeur à Beauvais, qui avait été demandée le lundi seulement, se trouvait seule auprès d'elle. Ses parents, habitant la Haute-Saône, furent appelés trop tard pour qu'il leur fût possible d'arriver à temps pour recevoir un dernier baiser de leur chère enfant. Ils n'eurent que la triste consolation de ramener auprès d'eux la dépouille mortelle de celle que la mort venait de leur ravir si impitoyablement.

Marthe Péquignot n'est plus, mais son souvenir vivra toujours au cœur de ceux qui l'ont connue

Elle ne fut pas seulement intelligente, active et gaie, elle fut bonne et généreuse, toujours prête à obliger ceux qui l'entouraient et à voir le bon côté des choses. Elle avait de plus cette qualité si précieuse qui gagne la confiance des autres et qui la conserve : la droiture. Point de détours en elle ; ce qu'elle avait à dire, elle le disait sans arrière-pensée et sans garder rancune à ceux qui l'avaient offensée. Aussi se sentait-on à l'aise avec elle, toutes barrières abaissées et en pleine sécurité.

Telle fut Marthe Péquignot. Elle a laissé à tous ceux qui l'ont connue un souvenir si doux, si bon ! Elle a passé au milieu de nous comme une charmante vision de grâce et de vie rayonnante.

J. Z.

COMITÉS RÉGIONAUX

COMPTE-RENDU DE LA PREMIÈRE RÉUNION DU COMITÉ DU NORD

Douai, le 24 décembre 1899.

Pour répondre à l'appel fait à l'assemblée générale du 6 août, Mlle Kieffer, directrice de l'École normale de Douai, a tenté de réunir les anciennes Fontenaisiennes de l'Académie de Lille. Un grand nombre d'entre elles ont répondu avec empressement à son invitation ; et, le 24 décembre, nous avons eu le plaisir de les recevoir à Douai. Nous leur étions reconnaissantes de venir malgré le mauvais temps, et quelques-unes après plusieurs heures de voyage. On retrouvait avec joie des compagnes de promotion qu'on n'avait pas vues depuis longtemps, on faisait rapidement connaissance avec les autres. Et lorsque nous nous sommes réunies à deux heures dans une des salles de l'École normale, il nous semblait que nous nous connaissions depuis longtemps.

Étaient présentes :

Mmes Garnier, directrice de l'École normale d'Arras ;
Kieffer, directrice de l'École normale de Douai ;
Buttner, professeur à l'École normale de Douai ;
Caron, professeur à l'École normale d'Arras ;
Compain-Mayeur, professeur à l'École normale de Douai ;
Dubois, professeur à l'École supérieure de Lille ;
Grauvogel, professeur à l'École normale de Douai ;
Gruin, économe à l'École normale de Douai ;
Jumau, professeur à l'École supérieure de Lille ;
Marvart, professeur à l'École normale d'Amiens ;
Miroux, professeur à l'École normale d'Amiens ;
Monsijon-Lemoine, professeur à l'École normale de Douai ;

Mmes Morizot, professeur à l'École supérieure de Calais ;
 Roudier, professeur à l'École normale de Douai ;
 Viaud, professeur à l'École normale de Douai ;
 André, professeur à l'École normale de Douai.

S'étaient excusées :

Mmes Bourgois, professeur à l'École normale de Charleville ;
 Courtial-Vogeli, d'Amiens ;
 Dessagne-Huchet, d'Amiens ;
 Gouin, professeur à l'École normale d'Arras ;
 Matte, professeur à l'École normale de Douai, en congé ;
 Lepage-Jamet, professeur à l'École supérieure de
 Tourcoing ;
 Minguin, directrice de l'École supérieure de Mézières ;
 Pruvost, professeur à l'École normale d'Amiens ;
 Vincent-Mallat, professeur à l'École supérieure de
 Roubaix.

Se sont ralliées au projet qui leur a été soumis sans pouvoir assister à la première réunion :

Mmes Dosser, directrice de l'École normale de Laon ;
 Lamotte, professeur à l'École normale de Laon ;
 Lefort, professeur à l'École normale de Laon ;
 Warnier-Potier, directrice de l'École annexe d'Arras.

La séance est ouverte par la lecture d'une lettre de Mlle Robert, sur l'utilité et l'organisation des réunions provinciales. D'après les indications de cette lettre, un certain nombre de questions ont été soumises à l'examen des associées présentes.

I. — ORGANISATION DES RÉUNIONS

1° Après avoir décidé à l'unanimité de continuer à se réunir, et après avoir promis de se retrouver régulièrement à chaque trimestre, on procède à l'élection d'une présidente et d'une secrétaire. Les suffrages donnent la présidence à Mlle Kieffer, et désignent Mlle André comme secrétaire ;

2° On fixe la date des réunions pour la première année. Mlle Kieffer propose pour la première réunion le jour de la Toussaint ; à cette date, la saison est moins avancée, on est plus près de la rentrée et on pourra parler ensemble de ses vacances. La deuxième réunion est fixée au dimanche qui précède le Mardi Gras. La troisième se fera le jour de Gaillan, fête locale de Douai, qui tombe dans la première quinzaine de juillet.

Pour la première année, et provisoirement, on se réunira à l'École normale de Douai. On pense qu'il vaudra mieux, par

la suite, aller successivement dans quelques-unes des Écoles de l'Académie.

II. — AVIS ET VŒUX ÉMIS SUR LA MARCHÉ DE L'ASSOCIATION

1^o *Question des prêts.* — L'article paru à ce sujet dans le dernier *Bulletin* donne lieu à diverses interprétations, notamment en ce qui concerne cette décision :

« On n'accordera un nouveau prêt que lorsque le remboursement du précédent aura été effectué. »

On a, d'autre part, fixé à 500 francs le chiffre maximum des prêts pour chaque personne. Quelques associées demandent si, même lorsqu'on aura fait un emprunt inférieur à cette somme, on ne pourra pas en faire un autre avant d'avoir remboursé le premier.

2^o *Rédaction du Bulletin.* — Toutes les associées présentes s'intéressent vivement à la publication du *Bulletin géographique*, et sont heureuses d'adresser ensemble leurs remerciements à M. Dupuy. Les scientifiques, en grand nombre dans l'assemblée, expriment le plaisir qu'elles ont eu à trouver dans le dernier *Bulletin* un article de M. Boudréaux. Elles manifestent le désir d'être tenues, par le *Bulletin*, au courant des découvertes scientifiques. Nous aimerions, toutes, à voir publier aussi les conférences extraordinaires faites à Fontenay.

On voudrait que le *Bulletin* publiât une fois par an, s'il est possible, la liste des associées avec l'indication des mariages et des changements de résidence. On s'associe aussi au désir exprimé à la réunion du 6 août, de voir dans le *Bulletin* plus de lettres de Fontenaisiennes.

Extension du Bulletin dans les Écoles primaires. — Aucune des associées présentes n'est favorable à cette mesure. S'il se répandait dans les écoles primaires, notre *Bulletin* risquerait de devenir une sorte de journal pédagogique du personnel féminin de l'enseignement primaire. Ou, s'il restait ce qu'il est, on n'est pas sûr qu'il intéresserait toutes les anciennes élèves d'école normale. D'ailleurs, chacune de nous peut, lorsqu'elle le juge à propos, communiquer l'exemplaire du *Bulletin* qu'elle reçoit à quelques-unes de ses élèves ou anciennes élèves qui seraient capables d'en profiter.

Date de la réunion générale. — On désirerait que la date de cette réunion fût fixée, s'il est possible, à la veille de l'ouverture du Congrès de l'enseignement. Un grand nombre d'associées, allant au Congrès, pourraient ainsi se rendre plus facilement à Fontenay.

Les questions inscrites à l'ordre du jour étant épuisées, la séance est levée. Nous nous séparons alors en petits groupes d'amies, de compagnes de promotion pour visiter l'École. Puis nous nous retrouvons dans le salon de Mlle Kieffer. Et là, nous avons parlé de notre vie, de nos élèves, de Fontenay surtout, de nos anciennes compagnes absentes, demandant des nouvelles des unes, donnant de celles des autres. Nous sentions toutes que nous étions bien de la même grande famille, et, quand le moment est venu de nous séparer et de nous dire au revoir, nous n'avons pu nous empêcher de remarquer que la journée avait été bien courte.

Nous garderons toutes un excellent souvenir de cette première réunion pleine d'entrain et de franche cordialité, et nous ne saurions remercier trop vivement Mlle Kiéffer à qui nous devons cette petite fête de famille. Nous souhaitons à nos anciennes compagnes des autres académies de se réunir aussi, sûres qu'elles auront le même plaisir à se retrouver et à rappeler ensemble les souvenirs de Fontenay.

M. ANDRÉ.

COMPTE-RENDU DE LA PREMIÈRE RÉUNION DU COMITÉ LORRAIN

A la dernière assemblée générale de l'Association des anciennes élèves de Fontenay, il a été décidé qu'on organiserait cette année des comités régionaux. Sans attendre la publication du *Bulletin*, ce projet a été porté à la connaissance des associées de l'Académie de Nancy. *Toutes* ont accueilli cette proposition, et notre comité lorrain, constitué désormais, compte déjà 26 membres appartenant aux différentes promotions de Fontenay ou admis dans l'association des anciennes élèves. Ce sont :

M ^{mes} Laurain, Douliot et Minguin. Promotion de 1880		
Nicolas et March.	—	1883
Voilquin-Poirot	—	1884
Varlet, Jouffroy, Klintz. . .	—	1885
Pfeiffer	—	1886
Collin.	—	1887

Guillemard, Gillet	—	1889
Anthoni, Petot Marie	—	1890
Burnet	—	1893
Verpinet, Derré	—	1894
Bordenave, Ferry	—	1895
Cligny et Beurtheret	—	1896
Baudelaire, admise dans l'Association en		1895
Chalon	—	1896
Corret	—	1899

Bien que le projet d'organisation de ce groupement régional ait reçu un chaleureux et unanime acquiescement, toutes les associées n'ont pu se rendre à la première réunion du 17 décembre, qui se tenait à Nancy, centre de notre région lorraine.

Étaient présentes : M^{mes} Anthoni, Beurtheret, Burnet, Chalon, Collin, Cligny, Douliot, Ferry, Laurain, March, Petot, Pfeiffer et Voilquin.

En nous trouvant réunies, il était naturel de nous demander dans quelle commune pensée nous nous étions ainsi rapprochées les unes des autres. Sans doute nous avons toutes été, en principe, favorables au projet de fonder des comités régionaux dès la première proposition qui en a été faite à Fontenay. L'idée n'a pas même été discutée : elle a plu aussitôt lancée. Pourquoi ? Parce que nous y avons toutes vu un moyen excellent de fraterniser d'école à école, de nous revoir en cours d'année, de nous mieux connaître, de nous éclairer mutuellement par un salutaire échange de vues, et d'échapper par là à cette *lente usure* que notre vénéré M. Pécaut nous a tant de fois signalée comme un danger redoutable. Enfin, nous cherchons dans ces réunions à vivre de la vie et de l'esprit de Fontenay.

Pour diverses raisons, beaucoup de Fontenaisiennes ne peuvent se rendre à l'assemblée annuelle du mois d'août. Dussent-elles même y venir toutes, le profit moral d'une seule journée par an passée dans la chère maison toute pleine encore du souvenir de son fondateur, ne risquerait-il point de s'affaiblir trop vite, si nous ne cherchions à l'entretenir dans nos réunions de province et à en prolonger la durée ? Nos comités, où chacune de nous peut facilement se rendre, vont donc nous permettre de faire cesser l'isolement qui nous nuit, d'exciter notre activité professionnelle, de formuler ensemble des vœux pour assurer l'avenir de l'Association, et d'unir nos efforts en vue de donner au *Bulletin*, s'il est possible, une extension plus large et plus bienfaisante.

L'accord étant fait sur l'objet et sur le caractère de nos comités, on aborde l'ordre du jour de la présente réunion.

Tout d'abord se pose la question du *Bulletin* qui nous tient au cœur. C'est lui qui exprime l'esprit de Fontenay; nous voudrions y reconnaître ce que nous aimons, en recevoir une sorte d'impulsion salutaire. Combien nous souhaiterions qu'une place plus importante fût consacrée à la publication des conférences de M. Pécaut ! Ce serait parmi nous le courant ininterrompu et sans cesse renouvelé de cette vie intense qu'il a fait couler à si larges flots dans les années heureuses où nous l'avons connu. Certes nous nous inclinons avec respect devant le pieux sentiment qui inspire à la famille de M. l'Inspecteur le désir de ne pas donner de publicité à tous ces chers souvenirs, mais elle a été associée si étroitement à l'œuvre de Fontenay qu'elle voudra, nous n'en doutons pas, contribuer à la soutenir encore et accueillir favorablement le vœu de notre comité.

Nous apprenons avec plaisir qu'un comité de rédaction s'est constitué, que MM. Bouchor, Buisson, Darlu et Dupuy ont accepté d'en faire partie. Toutes nous apprécions leur précieux et dévoué concours. Nous qui dépensons au jour le jour notre fonds d'idées, de sentiments, nous avons besoin que des hommes autorisés par leur expérience, leur savoir, leur haute culture, nous aident à le renouveler. C'est pourquoi nous souhaitons que nos professeurs de Fontenay et les amis de nos écoles collaborent à notre *Bulletin*, et le bien qu'ils nous feront sera le meilleur gage de notre reconnaissance.

Mais nous, n'allons-nous pas aussi nous mettre à l'œuvre ? Comment nous aidera-t-on si nous ne disons nos besoins, nos doutes, nos recherches ? et d'ailleurs, n'y aurait-il pas quelque manque de simplicité à dérober le fruit, si humble fût-il, de notre expérience ?

L'une de nous propose d'établir dans le *Bulletin* une sorte de correspondance où les associées échangeraient par demandes et par réponses leurs réflexions sur des questions diverses. La proposition nous paraît avoir du bon : la brièveté de ce genre d'articles et la simplicité qu'ils comportent feraient un commode abri à la modestie des auteurs. Toutefois, après discussion, l'idée est abandonnée. N'y aurait-il pas à craindre, en effet, la banalité et la sécheresse dans des réponses enfermées dans ce cadre étroit ? Mieux vaut, semble-t-il, moins de sujets traités et des articles plus étendus où la pensée se développe, où l'expérience se précise, et qui, plus clairs et mieux compris, expriment et suggèrent une pensée plus vivante. Quelle que doive

être la forme ou la mesure de notre collaboration, nous concluons qu'elle s'impose. Si riches et si fécondes que soient les sources nouvelles où s'alimentera notre *Bulletin*, dans son comité de rédaction, l'appoint des Fontenaisiennes ne saurait lui manquer ; c'est pour lui un élément de vie, et pour nous toutes une preuve d'union et de confraternité.

Une associée demande si le *Bulletin* paraîtra davantage. Quatre fois par an, a-t-on proposé à l'assemblée du 6 août. C'est peu, dira-t-on. Mais, à supposer que les articles abondent, les ressources de l'Association permettraient-elles une publication plus fréquente ? La trésorière estime à 375 fr. en moyenne l'impression d'un numéro et les frais d'envoi. Pour quatre *Bulletins*, cela fait 1.500 fr. par an. Or lorsqu'on a retiré des recettes annuelles, qui s'élèvent actuellement à 2.280 fr., le montant des secours, qui, aux termes du règlement intérieur de 1894, représentent le tiers des recettes, il reste une somme de 1.520 fr. pour les autres frais. Nous n'avons plus à nous occuper du montant des *prêts*, puisqu'il a été décidé le 6 août dernier qu'ils seraient pris sur le capital placé. Quatre publications du *Bulletin* coûtant 1.500 fr., il reste 20 fr. pour les frais du secrétariat et pour l'imprévu (circulaires, etc.). C'est tout à fait insuffisant, et, si l'on ne veut pas toucher au capital, il faut nécessairement ou diminuer le chiffre des secours ou restreindre la publication du *Bulletin*.

La discussion devient fort vive, mais tous les membres présents sont d'avis que, le maintien et le développement de l'esprit de Fontenay étant le principal objet de l'Association, le *Bulletin* qui en est l'expression la plus directe est aussi de toutes ses œuvres la plus importante ; que l'assistance pécuniaire est secondaire ; que d'ailleurs les sociétés de secours mutuels abondent, et qu'il est facile à celles d'entre nous qui le désirent d'en choisir une à leur gré ; enfin que, sans renoncer complètement à aider dans la mesure de ses moyens et dans des cas exceptionnels les associées qui le demandent, l'Association doit surtout songer à la majorité des Fontenaisiennes qui, toutes, bénéficient des avantages offerts par le *Bulletin*. En conséquence, le comité lorrain émet le vœu que le montant des secours annuels soit réduit, s'il est nécessaire, pour assurer la publication régulière du *Bulletin*.

C'est le désir de propager les idées qui ont présidé à la fondation de Fontenay, qui a fait proposer à la dernière assemblée générale de rattacher les Associations des écoles normales de province à l'Association de Fontenay, et d'envoyer plusieurs

exemplaires du *Bulletin* à chaque Association qui en ferait la demande et paierait une cotisation. L'idée paraît d'abord excellente, mais, pour des raisons faciles à comprendre, le comité lorrain est d'avis de garder au *Bulletin* de Fontenay un caractère absolument privé, et par suite de ne pas multiplier les envois de *Bulletin* aux Associations de province. Un exemplaire à chacune suffirait. Quant au projet d'unir les Associations d'école normale à celle de Fontenay par un lien effectif, le comité l'approuve entièrement.

QUESTIONS DIVERSES. — Puisque notre but en nous associant est de nous attacher à retrouver et à conserver le passé de Fontenay, notre comité exprime, à l'unanimité, le vœu qu'on recueille en un volume les conférences exceptionnelles que sont venus faire à Fontenay des Maîtres distingués, tels que MM. Ravaisson, P. Bert, A. Sorel, Bigot, Cadet, Boutroux, Séailles, etc. Ce volume, imprimé aux frais de l'Association et d'un prix abordable, ne serait pas mis en librairie. Déposé au siège même de l'Association, il serait uniquement réservé aux associées, qui, toutes, contribueraient volontiers aux frais de publication. Ce serait un monument précieux des leçons originales de l'école; chacune de nous tiendrait à se le procurer.

Nous émettons également le vœu qu'il soit fait en photographie ou en photogravure la reproduction artistique du buste de M. Pécaut, auquel le sculpteur Dampé a, paraît-il, donné une intensité de vie que n'ont jamais exprimée les photographies qu'on a tirées de son vivant. Une reproduction portant : *Félix Pécaut, fondateur de Fontenay*, serait placée dans chaque école normale d'institutrices, et chaque Fontenaisienne pourrait en acheter une.

Nous sommes persuadées d'interpréter le sentiment unanime des associées en formulant ce vœu. Nous avons la même assurance au sujet du vœu suivant : Nous prions instamment la présidente de notre Association de renouveler ses démarches pour que M. Buisson veuille bien accepter la présidence d'honneur de notre Association. Il fut trop de Fontenay, il en a trop l'esprit pour refuser d'accéder à notre désir.

Invité à donner son avis au sujet de la date de l'Assemblée générale de 1900, le comité lorrain propose de choisir le lendemain du Congrès de l'enseignement primaire, qui doit se tenir à Paris, du 2 au 5 août. Celles d'entre nous qui prendront part aux travaux du Congrès auraient ainsi toute facilité d'assister à

la cérémonie d'inauguration du buste de M. Pécaut, qui réunira à Fontenay le plus grand nombre des Fontenaisiennes.

Ne pourrions-nous, d'ici à cette époque, adresser une demande à M^{me} la Directrice et à M^{me} l'Économe de Fontenay pour obtenir l'autorisation de loger à l'école pendant la durée du Congrès jusqu'à la date incluse de l'inauguration ? Combien il nous serait agréable à toutes de nous retrouver ainsi, durant quelques jours, dans la maison hospitalière où nous rattachent tant de souvenirs !

Il restait à nous prononcer sur le lieu, le nombre et la date des réunions de notre Comité lorrain. A l'unanimité, Nancy est adopté, en raison de sa situation centrale, comme siège ordinaire de nos réunions. Nous nous réservons toutefois de choisir, si bon nous semble, pendant la belle saison, un point quelconque de la campagne, un site pittoresque et paisible qui puisse être d'un facile accès à toutes les associées de la région. Les réunions seront au nombre de trois par an. Les deux prochaines sont fixées au 25 mars et au 17 juin 1900.

Sur la proposition de M^{me} Chalon, il a été décidé, après une assez vive opposition, et pour des raisons valables cependant, que les frais de déplacement des Associées seront supportés par tout le Comité. Nous aurions combattu plus résolument la délicate pensée exprimée par M^{me} Chalon, au nom des Associées de Nancy, si les membres du Comité, venus de loin, eussent été en majorité, mais il a fallu nous incliner, et nous ferons à l'avenir bourse commune pour les réunions de notre Comité lorrain.

Tel est, en un rapide aperçu, le tableau de notre première assemblée. Précédée d'un déjeuner tout cordial, elle nous laisse à toutes d'excellents souvenirs. Nous nous sommes quittées avec le grand désir de nous retrouver encore plus nombreuses le 25 mars, et la ferme volonté de tirer, pour le bien général, le meilleur parti possible de notre Association. Comme le souhaitait si ardemment M. Pécaut, nous sentons toutes qu'elle peut devenir une force au service du bien. A nous de la soutenir par la plus large part d'efforts généreux et persévérants.

M. PETOT.

Épinal, le 25 décembre 1899.

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN

SOMMAIRE DE LA CONFÉRENCE

DE M. DARLU, DU 6 NOVEMBRE 1899

Nous vivons entourés d'idées qui nous gouvernent sans que nous le sachions, sans que nous les comprenions. Ainsi l'homme a ignoré pendant des siècles le milieu atmosphérique où il respire. Il est plus malaisé peut-être de connaître le milieu intellectuel où nous puisons nos pensées et nos paroles. A une soirée d'université populaire, le conférencier — une de vos anciennes, s'il vous plait, Mlle Baertschi, — après avoir parlé de la vie et des discours de Mirabeau, demanda à son auditoire de poser quelques questions, de proposer quelques réflexions. A un moment, une voix prononça péniblement ce jugement : « Mirabeau est un individualiste. » Je me demandai tout bas, en m'en allant, par quels chemins avait passé l'esprit de notre compagnon pour arriver à cette conclusion inattendue : l'individualisme de Mirabeau. Avait-il lu les en-tête de l'*Histoire de la Révolution*, de Louis Blanc ? Avait-il de lui-même conçu l'idée de l'individualisme comme opposée à l'idée du socialisme ; et, pour dire que Mirabeau n'avait pas été socialiste, le gratifiait-il du titre plus ou moins honorable d'individualiste ?

Profitant de la liberté de nos réunions de quinzaine, j'essaierai, de temps en temps, de vous donner une idée des doctrines qui ont paru pendant ce siècle. Et pour cette fois, je vous parlerai du pessimisme.

Le cri de la souffrance humaine a-t-il été plus aigu, plus déchirant de nos jours que dans le passé ? Cela est bien douteux. Il y a eu certes bien des époques où les hommes ont été plus malheureux que de notre temps ; et jamais, d'ailleurs, la lamentation humaine n'a cessé. Mais il s'est trouvé en ce temps-ci plus de voix retentissantes pour la faire entendre, des poètes plus nombreux pour la moduler, des philosophes même pour la

mettre en système. Le pessimisme contemporain mérite donc notre attention.

Je n'oublie pas que M. Boutroux est venu à cette même place entretenir vos aînées du même sujet. Et vous pouvez et vous devez lire sa conférence dans le petit livre : *Questions de morale et d'éducation*. Mais c'est le caractère des problèmes philosophiques, qui sont éternels, d'exiger le renouvellement incessant de la critique et de la discussion, pour qu'ils continuent d'inquiéter notre curiosité. Et puis je me propose ici plus particulièrement de vous informer du mouvement de l'idée pessimiste, tandis que M. Boutroux s'était appliqué à méditer sur la doctrine, avec sa profondeur habituelle.

Dans le mouvement littéraire européen qui a reçu le nom de romantisme, l'inspiration pessimiste a une grande place. Les grands désespérés de l'imagination se répondent en quelque sorte d'Allemagne ou d'Angleterre en France : Werther (Gœthe), Manfred (Byron), René (Chateaubriand), Oberman (Senancourt). A leur suite, et par imitation, c'est Chatterton, c'est Lélia, c'est Antony, c'est Rolla qui meurent « du mal du siècle ». La mode répand et vulgarise l'attitude de ces héros du désespoir. Les jeunes gens qui veulent se distinguer prennent des airs penchés et affectent le dégoût de la vie. La légende veut que Théophile Gautier bût avec ses amis dans des têtes de morts. Les poètes, en effet, ont une influence puissante sur les jeunes esprits, sur les femmes, tandis que l'action des penseurs et des philosophes est restreinte et très lente à se faire sentir.

Au reste la mode de l'élégance mélancolique passa. Mais la conception pessimiste de la vie s'accrut et se répandit davantage. Le fond des idées dans l'école réaliste qui succéda à l'école romantique, est plus sombre encore, et l'impression que laissent ses œuvres beaucoup plus triste et plus amère. Il y a une trentaine d'années, une femme a écrit un poème où le pessimisme a trouvé quelques-uns de ses accents les plus éloquents : Mme Ackerman. Je vous lirai, en terminant, deux fragments d'une grande force et qui ne manquent pas de beauté ; mais vous verrez comme ils serrent le cœur (1).

(1) J'avais choisi le « Dernier Mot » du poème consacré à Pascal, et « Le Cri », la dernière pièce du recueil. Voici quelques strophes de cette pièce :

Lorsque le passager, sur un vaisseau qui sombre,
Entend autour de lui les vagues retentir,
Qu'à perte de regard la mer immense et sombre
Se soulève pour l'engloutir,

Les philosophes à leur tour se sont attachés à l'idée pessimiste. Schopenhauer a été le théoricien du pessimisme. Il a exposé son système dans un grand ouvrage qui date de 1819 et qui a été traduit deux fois en français, notamment par Burdeau (1) : *Le Monde comme volonté et comme représentation*. Une rapide et élégante esquisse de sa doctrine a été tracée par M. Ribot (2). Schopenhauer est-il tout à fait de la lignée des grands philosophes ? J'en doute pour ma part, à cause du caractère paradoxal de beaucoup de ses thèses, et aussi du tour ironique de son esprit qui rappelle nos écrivains du XVIII^e siècle et qui ne convient guère au vrai philosophe. Cependant son influence a été très grande, due en partie à ces défauts mêmes que je lui reproche et qui se tournent en qualités pour la plupart des lecteurs. Il fut longtemps méconnu ou inconnu ; il souffrit de cette obscurité où le retenait la gloire des autres continuateurs de Kant, les Schelling et les Hegel ; et son humeur misanthropique, naturellement inégale et bizarre,

Sans espoir de salut et quand le pont s'entr'ouvre,
 Parmi les mâts brisés, terrifié, meurtri,
 Il redresse son front hors du flot qui le couvre,
 Et pousse au large un dernier cri.
 Cri vain ! Cri déchirant ! L'oiseau qui plane ou passe,
 Au-delà du nuage, a frissonné d'horreur,
 Et les vents déchainés hésitent dans l'espace
 A l'étouffer sous leur clameur....
 Moi que sans mon aveu l'aveugle Destinée
 Embarqua sur l'étrange et frêle bâtiment,
 Je ne veux pas non plus, muette et résignée
 Subir mon engloutissement.
 Puisque, dans la stupeur des détresses suprêmes,
 Mes pâles compagnons restent silencieux,
 A ma voix d'enlever ces monceaux d'anathèmes
 Qui s'amassent contre les cieux.
 Afin qu'elle éclatât d'un jet plus énergique
 J'ai, dans ma résistance à l'assaut des flots noirs,
 De tous les cœurs en moi, comme en un centre unique,
 Rassemblé tous les désespoirs.
 Qu'ils vibrent donc si fort, mes accents intrépides,
 Que ces mêmes cieux sourds en tressaillent surpris,
 Les airs n'ont pas besoin, ni les vagues stupides,
 Pour frissonner, d'avoir compris.
 Ah ! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie ;
 Il proteste, il accuse au moment d'expirer.
 Eh bien ! ce cri d'angoisse et d'horreur infinie,
 Je l'ai jeté, je puis sombrer !

(1) 3 vol. in-8°, chez Alcan.

(2) 1 vol. in-12°, chez Alcan.

en fut encore assombrie. Vers 1860, Foucher de Caréil le rencontra à Francfort-sur-le-Mein où il vivait entouré de quelques disciples, et nous le fit connaître. Parmi ses disciples allemands, assez nombreux, Frauenstädt, Bahnsen et de Hartmann sont bien connus du public philosophique français.

Pourrai-je vous donner une idée du système du philosophe pessimiste ? Pour le comprendre, il faudrait le replacer dans l'histoire de la philosophie, le rattacher surtout à la philosophie de Kant. Mais je puis essayer de dégager l'idée principale.

Les individus, les individus humains en particulier, sont des formes, des manifestations d'une puissance immense, unique, qui prodigue sans compter ses créations éphémères, indifférente à ses productions, mais avide de vie et de durée. C'est le *vouloir-vivre*, comme il l'appelle, la puissance de vie universelle. Notre personnalité n'est donc qu'une apparence, une illusion. L'instinct qui nous fait vivre et agir, qui chaque jour aspire au jour suivant, qui nous fait frissonner devant la mort, n'est pas nôtre, n'est pas nous. C'est la force de la nature qui se joue de nous, infatigable, malicieuse, terrible. S'il est un Dieu dans la philosophie de Schopenhauer, c'est ce sombre instinct, cette volonté mauvaise qui réalise vraiment le démon trompeur du doute cartésien. Schopenhauer se plaît à nous dévoiler ses ruses toujours victorieuses. Angoissés au fond de notre cœur, trompés dans tous nos espoirs, nous ne laissons pas de nous cramponner à la vie ; et cet amour de la vie est le premier de ses mensonges. L'amour est une de ses duperies les plus savantes. La pauvre Marguerite court à l'appel de l'amour, sans savoir que derrière le fantôme de l'amour il y a la souffrance, l'abîme, la mort ; le génie de l'espèce la fascine et l'entraîne ; car il faut que, par la souffrance de l'individu, l'espèce se perpétue.

Ces conceptions, illusion de l'individualité, mensonge de la vie, mensonge de l'amour, sont *méphistophéliques*, peut-on dire. On en retrouve l'écho dans plus d'une page de notre Renan, génie brillant et hospitalier, qui aime à parler dans ce goût-là de la vanité de la vertu et de la duperie du devoir. Les essayistes, les chroniqueurs, les romanciers les ont mises en menue monnaie. Un penseur allemand contemporain, Nietzsche, dont l'accent étrange a enchanté beaucoup de jeunes gens, même en France, y a trouvé sa première inspiration.

Je crois que vous avez — heureusement — un sentiment assez fort de votre personnalité pour ne pas vous plaire beau-

coup à ces songeries du panthéisme que l'imagination allemande caressa entre 1820 et 1840 et dont elle est bien revenue depuis. Mais le sentiment pessimiste, dépouillé de la grandeur que lui communique la pensée du philosophe, n'en subsiste pas moins, contagieux. Y a-t-il quelques raisons pour qu'il soit plus répandu de nos jours, pour qu'il y ait eu toute une floraison de poètes et de philosophes pessimistes, pour que les jeunes gens récitent les *Fleurs du mal* et les *Blasphèmes* (ce dernier poème d'ailleurs, de Richepin, fort médiocre) ?

En voici quelques-unes.

La première, et probablement la plus agissante, est le doute religieux. La foi est d'ordinaire tranquille. Elle est le repos de l'intelligence. Une incrédulité absolue assure elle-même une indifférence paisible. Mais le doute est anxieux. Et quand la foi se retire d'une âme, elle y laisse un vide qui est douloureux. Au siècle dernier, il semble que l'incrédulité qui régnait parmi les philosophes et les gens d'esprit fût tranchante et assurée. La nôtre est mélancolique (Renan). Elle n'a plus une confiance entière dans les progrès de la raison pour donner satisfaction à tous les besoins de notre cœur. Le monde où nous sommes enfermés, tel que la science nous le découvre peu à peu, paraît bien morne, bien indifférent, dans l'évolution incessante de ses phénomènes soumise à des lois machinales. Il y a là une tristesse intellectuelle qui dispose au pessimisme.

Voici une autre cause, plus difficile à saisir, à caractériser : elle se trouve dans ces manières de sentir, dans ces aspirations vagues, dans ces sortes d'idées instinctives qui se dégagent de la vie sociale telle qu'elle est constituée à chaque époque et des relations habituelles des hommes. Ce n'est pas un système assurément, c'est une disposition à sentir, à penser d'une certaine manière. Or cette disposition, en ce temps, paraît être, à certains égards, moins confiante, moins heureuse qu'autrefois, précisément parce que l'individu est plus émancipé, plus dégagé des liens collectifs. L'évolution sociale en ce siècle s'est faite, comme on le répète, dans le sens de l'individualisme. L'individu s'est affranchi davantage des liens de la famille, des groupes corporatifs, du petit milieu de la paroisse ou de la commune. Or, quand nous sommes moins fortement attachés aux autres, nous pensons davantage à nous mêmes. Cela ne vaut rien pour le bonheur. Nous menons une vie d'une moindre valeur morale, nous sommes plus facilement abattus, découragés. Il y a dans l'égoïsme une source de tristesse misérable.

Autre cause du même genre. La condition des hommes de ce temps est moins stable. Les enfants ne suivent plus aussi souvent la même voie que les parents. Chacun cherche à s'élever et regarde avidement vers l'avenir. Chacun rêve de nouveauté et d'imprévu. Chacun éprouve la tentation, comme dit le poète, de « plonger »

Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau.

Enfin notre civilisation est bien compliquée ; la vie y est difficile, agitée. L'activité « surmenée » se sent parfois lasse. De même pour l'activité de l'esprit. Sollicitée par tant d'idées qui se heurtent et tourbillonnent autour d'elle, elle a ses moments de découragement, d'épuisement. Et la fatigue est naturellement une cause de tristesse.

Ne croyez pas cependant — rien ne serait plus faux, à mon avis, — que ce siècle ait été pessimiste. Il n'a pas été un siècle de foi, mais moins encore un siècle de doute et de désespoir. Il a énormément travaillé, énormément produit. Il a transformé la planète, il se prépare à transformer la société. Nous n'avons qu'à nous mettre d'accord avec ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit de notre temps, à prendre notre petite part, sans faiblesse et sans révolte, de l'œuvre commune, pour n'avoir pas grand chose à craindre ni du sentiment, ni de l'idée pessimistes.

Contre le sentiment pessimiste, le remède est dans l'action, dans le travail, surtout s'il est rattaché à quelque but généreux, s'il est mis au service d'une grande cause que nous aimons. « Attache ton chariot à une étoile », dit le poète.

Contre l'idée pessimiste, le remède n'est pas aussi facilement à notre disposition. Il ne se trouve, il me semble, que dans la foi religieuse ou morale. L'idée pessimiste, tout au fond, n'est pas autre chose que l'idée qu'il y a un désaccord absolu entre notre activité humaine et l'ordre réel des choses, le train du monde et de la nature ; et que par suite tout ce que nous voulons, tout ce que nous faisons, sera, à la fin, démenti, effacé, annulé ; tandis que nous criions : *vérité, justice*, la nature répond seulement : *hasard*. S'il en est ainsi, pour nous défendre contre cette pensée, nous avons besoin d'espérer en Dieu, et de trouver en nous-même un sentiment moral énergique. Oui, notre conscience, heurtée par le spectacle de la vie et des choses, est forcée souvent de se replier sur elle-même. Mais si intérieurement elle est forte, alors elle sent que c'est elle qui aura raison.

Au reste, je ne souhaite pas que vous soyez optimistes trop facilement, et disposées à trouver que tout va bien. Le pessimisme nous rend le service d'entretenir dans notre âme le sentiment qu'il y a du *mal* en nous et autour de nous, qu'il faut chercher et frayer pour la pauvre humanité la voie ascendante du *salut*, et qu'enfin notre destinée ici bas n'en restera pas moins toujours incomplète et tronquée, puisqu'elle aboutit à la mort. Il y a donc, enfermé dans le pessimisme, beaucoup de philosophie et de pensée. L'esprit ardent et puissant de ce siècle l'en a exprimé.

Voici le titre des conférences de quinzaine de M. Darlu :

- 23 octobre: La cruauté dans les mœurs actuelles.
 - 6 novembre: Le pessimisme contemporain.
 - 20 novembre: Le positivisme contemporain.
 - 4 décembre: L'humilité chrétienne.
 - 18 décembre: Étude de *Sagesse et Destinée*, de Mæterlinck.
-

LE CHANT A L'ÉCOLE NORMALE

On me fait l'honneur de me demander, pour le *Bulletin* des anciennes élèves de Fontenay, quelques conseils pratiques sur l'enseignement du chant dans les écoles normales. Si faible que puisse être ma contribution à cet enseignement, dont je crois sentir toute la valeur et toute la difficulté, j'aurais été heureux de répondre à la demande qui m'est adressée. On m'excusera, je l'espère, si je suis dans l'impossibilité de le faire en ce moment. Je ne me sens guère capable d'éclaircir quelques points de méthode au moment où l'enseignement même dont il s'agit me paraît être en question.

Avant de chercher ce que les écoles normales peuvent faire de plus pratique pour répandre et bien diriger l'étude du chant dans notre pays, ne conviendrait-il pas de savoir si on leur laissera la possibilité d'accomplir cette œuvre si utile ?

Je ne voudrais pas trop étendre mon sujet. Je ne puis oublier, toutefois, que le nombre des élèves accordé chaque année aux écoles normales est, presque partout, très insuffisant, et que beaucoup d'instituteurs et d'institutrices, souvent pourvus du seul brevet élémentaire, sont nommés à des postes que des normaliens et normaliennes occuperaient avec une supériorité, à mon avis, indiscutable. Cela est vrai, d'une façon spéciale, pour le chant, car il est presque impossible aux futurs instituteurs de trouver, hors de l'école normale, des facilités pour étudier le chant et pour devenir aptes à l'enseigner.

Je sais qu'il y a une épreuve de chant au brevet simple ; mais elle est presque partout dérisoire, et la règle est de ne jamais refuser personne pour ignorance de la musique. Si pourtant on parvenait — ce qui serait possible, car il suffirait de le vouloir — à rendre sérieuse l'épreuve de chant au brevet simple, il est clair que les candidats reçus auraient encore bien des choses à acquérir : connaissance plus précise du solfège, culture du goût musical, aptitude à enseigner et à diriger.

Les maîtres et les maîtresses qui n'auront point passé par

l'école normale seront donc, sauf exceptions très rares, incapables d'enseigner le chant, comme il est à craindre qu'ils ne soient inférieurs à bien d'autres égards, et surtout insuffisamment pénétrés de cet esprit de dévouement professionnel, de large tolérance, de justice et de liberté, que l'école normale eût pu éveiller ou fortifier en eux, et qui en eût fait de formes soucieuses de la République, de vrais serviteurs de la démocratie française (1).

C'est surtout parce qu'on restreint volontairement le nombre des normaliens, ou parce qu'on ne fait rien pour l'augmenter, que certaines écoles normales sont presque vides; et, comme pour les en punir, on y diminue le nombre des professeurs de telle sorte que, dans ces petites écoles, directrices et directeurs ont beaucoup trop de leçons à faire pour bien remplir une partie très importante de leur tâche, qui est précisément de diriger, contrôler, stimuler les divers enseignements.

Il est inévitable que celui du chant ait particulièrement à souffrir de cet état de choses. Malgré les vœux répétés de la Commission d'examen pour l'aptitude à l'enseignement du chant, l'épreuve musicale n'a pas été rétablie au brevet supérieur (2); et, comme les programmes sont accablants pour les élèves, il est naturel qu'ils négligent une étude qui, seule, ne reçoit pas de sanction. Ils mettent du zèle et du goût à chanter quand cela leur fait plaisir; mais, en général, ils sont beaucoup trop peu attentifs aux leçons de musique. Or, sans une connais-

(1) Récemment, dans un journal, de vives attaques ont été dirigées contre telles ou telles écoles normales, en raison de l'esprit peu libéral qui y régnerait. J'ignore ce qu'il peut en être dans tel cas particulier; mais je suis convaincu que, d'une façon générale, toute mesure prise au détriment des écoles normales sera nuisible à l'esprit républicain et démocratique. A cet égard, les ennemis de la République ont parfaitement raison de haïr ces écoles.

(2) Je connais la bienveillante sollicitude de M. le Directeur de l'enseignement primaire pour tout ce qui se rapporte au chant; mais je crains que le Conseil supérieur de l'instruction publique, où l'enseignement primaire est si faiblement représenté, ne soit animé de sentiments tout autres. L'enseignement du chant est profondément méprisé dans nos lycées; et, si les étudiants braillent parfois sur le boulevard Saint-Michel, on ne leur a jamais dit qu'il était possible de chanter en chœur. Je regarde comme une circonstance extrêmement fâcheuse que, parmi les plus éminents universitaires, administrateurs ou professeurs, ceux qui ont quelques connaissances musicales soient une très faible minorité. Il en résulte, pour beaucoup d'entre eux, que toutes les questions relatives à l'enseignement du chant leur apparaissent comme à travers un brouillard, et que, lors même qu'ils y sont favorables en principe, ils ne sentent pas assez combien il est nécessaire de le donner avec précision, et ce qu'il faut pour cela de méthode, de temps et d'efforts.

sance élémentaire du solfège, ils ne sauront jamais enseigner proprement le chant le plus simple. Aussi, pour stimuler un enseignement sacrifié, est-il nécessaire que la directrice ou le directeur y veille de près et l'encourage fortement : chose devenue très difficile dans les écoles où le nombre des professeurs a été si cruellement réduit (1).

Mais ce n'est pas tout. Le programme comporte, si je ne me trompe, deux heures par semaine pour le chant, pour chaque promotion. Il conviendrait, afin de bien remplir ce programme, que le professeur donnât six heures de leçons par semaine. Il en est encore ainsi dans un petit nombre d'écoles ; mais très souvent le professeur ne donne plus que quatre heures, ou même trois. Quatre heures, cela va encore : une heure pour chaque promotion, une heure pour toute l'école réunie. C'est dans cette heure commune que l'on peut chanter des chœurs. Mais, si le professeur ne donne que trois heures, — chose fréquente — l'enseignement est désorganisé.

Dans telle école le professeur donne ses trois heures séparément : c'est ce qu'il y a de mieux à faire pour bien enseigner le solfège. Mais alors, plus de chœurs. Dans une école normale d'institutrices où les choses se passent ainsi, j'allai, en juin dernier, pour assister à l'exécution de chants à trois parties désignés longtemps à l'avance. On n'en avait étudié qu'un seul. Du reste, comme le système adopté empêchait de réunir les trois promotions, sauf pour une séance exceptionnelle, les trois parties avaient été distribuées respectivement aux trois années, toutes les élèves de la première, par exemple, chantant le dessus, au grand dommage de certaines voix qui auraient dû être classées dans la seconde ou la troisième partie, et qui en étaient réduites à piailler douloureusement.

Un autre système, plus favorable à l'étude des chœurs, est de grouper deux années ensemble pour certaines leçons ; mais l'enseignement, alors, profite beaucoup moins aux élèves, car on est obligé de le régler sur l'état des plus ignorants, et rien n'est plus fastidieux pour les autres, qui n'avancent pas.

On peut, enfin, couper l'heure en deux : une demi-heure pour le solfège, leçon faite à une seule promotion ; une demi-heure pour les chœurs, plusieurs promotions étant groupées ensemble. Mais, à cause des autres leçons, cet arrangement n'est pas toujours facile à régler ; et la leçon d'une demi-heure est trop courte, sans parler du temps perdu en évolutions.

(1) Je sais de ces écoles où de très fructueuses lectures faites par le directeur aux élèves réunis ont dû être abandonnées.

Ce qu'il y aurait de mieux, en somme, ce serait de faire quatre leçons de trois quarts d'heure, dont une consacrée aux chœurs et commune aux trois années. Mais les quatre leçons auraient toujours un quart d'heure de moins qu'il ne faudrait (1).

Ainsi quatre heures constituent, à mon avis, le *minimum* acceptable ; et pourtant on n'a que trois heures dans un grand nombre d'écoles normales.

Dans certain département on a même trouvé que c'était trop, ces trois heures de chant ; et, dans les écoles normales vraiment privilégiées de ce département, le professeur donne maintenant *une heure et demie* de leçon. Je dis bien que chaque promotion y étudie la musique *une demi-heure par semaine*.

Cela est tellement extraordinaire que je ne l'aurais pas cru si le professeur, excellent maître autant que véritable artiste, ne m'eût écrit à ce sujet, et plusieurs fois. Écoutez-le :

« Nous sommes réduits à une demi-heure par semaine et par année... à peine le temps de se voir. Comment faire des élèves dans ces conditions ? Déjà la réduction des effectifs nous a enlevé les moyens d'action ; actuellement que faire ? Je suis navré, complètement découragé. Ne vaudrait-il pas mieux nous achever que de nous mutiler ainsi (2) ? »

Je ne sais si ce désespoir de professeur fera sourire quelques personnes ; pour moi, j'ai lu avec une profonde émotion la lettre dont je viens de citer quelques lignes. Un homme qui souffre d'être mis dans l'impossibilité de faire sa tâche m'inspire une pitié pleine de respect.

Ce qui me surprend, c'est que l'on mesure — au moins en est-il souvent ainsi — le nombre des heures de leçon au nombre

(1) On parle quelquefois de classer les élèves non par années, mais selon leur degré de force. Si on les répartit en trois sections, la difficulté restera la même pour le cas qui nous occupe. Il faudrait donc les diviser en deux groupes seulement. Mais cela ne supprimerait pas le fait que l'on a affaire à trois années distinctes et que, dans chaque promotion, presque tous les élèves en sont à peu près au même point. La valeur pédagogique de l'innovation indiquée serait, d'ailleurs, très discutable. Une division privée des quelques bons éléments qu'elle peut avoir dans le groupement par promotions risquerait bien d'être tout à fait sacrifiée.

J'admettrais, j'approuverais même, qu'il y eût, à des heures disponibles, pour quelques élèves bien doués, un enseignement spécial ; mais l'essentiel est que l'enseignement élémentaire soit donné à tous en de bonnes conditions.

(2) Je suis tout à fait de cet avis : mieux vaudrait supprimer un enseignement que de le rendre inefficace. Stérile pour l'étude du chant, la demi-heure par semaine pourrait être utilement consacrée à la lecture, qui a grand besoin aussi que l'on vienne à son secours.

des élèves. Quelle étrange pédagogie ! Vous êtes quatre-vingts : vous étudierez la musique deux heures par semaine. Vous êtes cinquante : vous n'aurez plus qu'une heure vingt minutes de leçon. Une heure, tout juste, pour vous qui avez le tort d'être une trentaine seulement. Et vous, malheureux, qui êtes une poignée d'élèves, quand vous aurez solfié et chanté une demi-heure par semaine, ce sera assez pour vous. Et avec ce régime on répandra bien dans le cœur des petits Français un peu d'idéal, de courage, d'enthousiasme, de tendresse ou d'espérance ; mais certains départements n'auront droit qu'à une moitié, ou à un quart, ou à un huitième d'idéal.

J'en reviens, du reste, à ce fait, rigoureusement établi par les statistiques : si l'on obligeait les instituteurs qui ont l'âge de la retraite à se retirer (en leur payant leur pension, naturellement), et si l'on renonçait à nommer, du moins en grand nombre, des maîtres et des maîtresses n'ayant point passé par l'école normale (ce qui peut devenir un grave péril pour l'esprit laïque et républicain), alors, sans parler d'autres mesures utiles, que l'on pourrait prendre, les élèves ne manqueraient plus ou manqueraient beaucoup moins aux écoles normales, et l'on ne verrait pas, comme je l'ai vu il y a trois ans, l'école d'une des plus grandes villes de France occupée par douze élèves-maîtres, plus un Arménien et un nègre.

Je ne me dissimule pas qu'il y a beaucoup d'amertume dans mes plaintes. Je ne puis, en effet, constater avec sérénité la défaveur qui semble peser sur les écoles normales. Je ne puis, en particulier, rester indifférent à la destruction de l'enseignement musical dans ces écoles, ou, tout au moins, dans un grand nombre d'entre elles.

Si le Bulletin de l'Association veut bien insérer cet article, dont je revendique toute la responsabilité, j'essaierai de dire, une autre fois, ce que l'on pourrait faire, malgré tout, pour rendre l'enseignement du chant plus efficace, tant qu'on lui laissera un reste d'existence.

Maurice BOUCHOR.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PSYCHOLOGIE EN PREMIÈRE ANNÉE

(NOTES D'UNE DIRECTRICE D'ÉCOLE NORMALE)

Beaucoup d'entre nous ont suivi avec intérêt l'échange d'idées auquel a donné lieu, l'an dernier, dans le *Manuel général*, la question de l'enseignement de la psychologie à l'école normale. Faut-il enseigner la psychologie dès la première année, comme le conseillent les programmes ? Ne risque-t-on pas ainsi ou de n'être pas comprise des élèves, ou de ne pouvoir leur donner d'idées complètes et justes sur la vie de l'âme ? Ne vaudrait-il pas mieux commencer en première année par la morale, qui leur est plus familière, et continuer en deuxième année par la pédagogie, qu'elles ont l'occasion d'apprendre sur le vif et de pratiquer à l'école annexe ? L'on finirait le cours en troisième année par la psychologie qui étudie d'une façon plus abstraite et plus théorique les faits et les lois, fondement des règles de la morale et de l'éducation.

Voilà à peu près comment s'est posée la question : j'ai été dans ce débat complètement de l'avis de M^{lle} Ginier, de Besançon, qui a montré dans un article du *Manuel général* comment la psychologie préparait les voies à l'enseignement de la morale et de la pédagogie, et qui en maintient l'étude en première année. Je reprendrai deux remarques parmi toutes celles qui ont été déjà présentées dans ce sens :

1° L'étude de la psychologie est pour nos élèves beaucoup plus nouvelle que les deux autres, et à cause de cela elle excite très vivement leur curiosité, ouvre tout grands leur esprit et leur appétit d'apprendre : comme c'est là le principal but que nous puissions nous proposer en première année, il faut l'y conserver ;

2° L'intérêt qu'elles y prennent est d'autant plus sérieux que la psychologie fait appel constamment à l'observation d'elles-mêmes et des autres, qu'elle leur découvre leurs propres sentiments, qu'elle leur en explique le jeu et le développement, et les

met ainsi en face d'une réalité très intime et pourtant très ignorée. Par là, c'est, de tous, l'enseignement le plus actif pour faire passer nos élèves de la vie inconsciente et purement instinctive à la vie personnelle et réfléchie. Cette dernière considération l'emporte pour moi sur toutes les autres : nous recevons des *enfants* à l'entrée de l'école, il faut que nous en fassions des *femmes* ; l'étude de soi-même et des autres, conduite avec tact et avec discernement, peut y réussir bien mieux que la morale elle-même, qui, sans l'aide de la psychologie, reste une suite de préceptes ou d'exhortations que la jeune fille a déjà entendu souvent répéter, qu'on lui redit avec plus ou moins de chaleur, mais qu'on ne lui fait pas mieux comprendre.

La lecture de la composition que nous communiquons ici, faite en trois heures à l'examen de passage par une élève de première année, et absolument sincère, nous a confirmée dans cette opinion, et, malgré les faiblesses et les lacunes qu'une telle copie révèle dans notre enseignement, nous l'avons repris le mois dernier en première année avec plus de confiance et d'intérêt que jamais.

M. M.

PSYCHOLOGIE.

Dites le plus exactement possible quel genre d'intérêt vous avez pris à l'étude de la psychologie, et quel genre de profit vous croyez en avoir retiré. Par quels moyens pensez-vous pouvoir continuer et compléter cette étude ?

Voici bientôt achevée ma première année d'école normale, et je puis me rendre le témoignage sincère qu'elle n'a pas été inutile pour moi. En revenant sur le passé, je constate que j'ai fait ici de grands progrès, et que, ces progrès, je les dois surtout à la psychologie ; oui, à cette étude si abstraite qui m'a effrayée le premier jour, tant elle paraissait au-dessus de mon intelligence, j'y ai pris bientôt un grand intérêt, ou plutôt, deux genres d'intérêts bien distincts : l'un tout à fait personnel, et l'autre beaucoup plus large, beaucoup plus élevé, sans parler de l'intérêt particulier que j'ai pris à certaines branches de cette étude, aux sentiments de famille, par exemple.

En effet, la psychologie m'apprenait à connaître l'âme des

autres et la mienne; j'étais désireuse de savoir quel défaut ou quelle qualité d'esprit ou de cœur décelait telle disposition, et, plus j'avais dans cette connaissance, plus je voulais savoir encore; j'aimais à étudier l'âme en général pour voir ce que la mienne renfermait d'inférieur qu'il fallait relever, ou de mauvais qu'il fallait corriger. L'intérêt que m'inspirait alors la psychologie était donc provoqué par la curiosité, mais une curiosité qui avait au moins pour moi un résultat moral bienfaisant.

Plus tard, j'ai reconnu que cette étude élargissait mon esprit, lui donnait plus de souplesse et de vivacité, rendait mes idées plus justes, plus précises, mieux ordonnées. La psychologie eut alors pour moi un intérêt intellectuel; je prenais plaisir à analyser telle faculté de l'âme, l'amour-propre, par exemple, à démêler les sentiments si divers qui le composent, à distinguer exactement chacun de ces sentiments, parfois si voisins, à chercher toutes les nuances que prend cette disposition; j'aimais à chercher des idées, à les lier par des rapports justes et étroits; j'aimais à juger, à raisonner, et j'ai reconnu seulement alors (ce que je m'étais toujours refusé à admettre), la simplicité et la clarté des idées générales et des idées abstraites.

Mais c'était là encore un intérêt personnel, égoïste. J'ai eu bientôt d'autres raisons de m'intéresser à la psychologie; en me plaçant au point de vue de la tâche si difficile que j'aurai à remplir, est-ce que la psychologie ne me sera pas d'un grand secours? Comment pourrai-je travailler utilement à l'éducation de mes futures élèves si je ne les connais pas, c'est-à-dire si je ne sais pas voir au fond de leurs petites âmes; si je ne sais pas y découvrir les bons sentiments que je devrai développer, et les mauvais instincts que je devrai étouffer dès leur première apparition? Et en songeant que c'est la psychologie qui apprend à connaître l'âme humaine en général, et toutes les âmes en particulier, je me donnais plus ardemment à cette étude, par amour pour les chers petits qui m'attendent peut-être, dans quelque petit village ignoré, pour ces âmes fraîches et pures que j'aurai à tourner vers le bien. Je dois le dire, cette pensée a relevé ou soutenu mon courage dans les heures difficiles, et m'a fait prendre à la psychologie un intérêt tout nouveau, ce que j'appellais tout à l'heure l'intérêt professionnel.

J'ai dit que je ne parlerais pas de l'intérêt que m'a inspiré l'analyse de certaines inclinations, patriotisme, amour de la famille, amitié, amour de l'humanité, par exemple; cet intérêt, pourtant, a été extrêmement vif, et j'ai éprouvé un grand plaisir à voir développer devant moi chacun de ces sentiments que

j'éprouve, mais que je n'aurais pas su aussi nettement exprimer.

Dès aujourd'hui, je suis amplement récompensée des efforts que j'ai dû faire pour étudier la psychologie et pour la comprendre ; grâce à elle, il me semble que je raisonne avec plus de rigueur et que je juge avec plus de sûreté ; c'est là un profit intellectuel d'une grande valeur, et j'ai pu le reconnaître dans toutes mes autres études : en mathématiques, où le raisonnement est si rigoureux ; en littérature, où il faut analyser les caractères des personnages de tragédies, ou les sentiments d'un auteur ; en histoire et en géographie, où l'on doit si souvent laisser tomber les faits particuliers pour en dégager une idée générale les résumant et les fixant ; enfin, abstraction faite des connaissances pratiques, la psychologie m'a profité autant que toutes mes autres études réunies, et les a même aidées.

Au point de vue moral, l'avantage n'est pas moins grand ; connaissant mieux mon âme et ses ressorts secrets, il m'a été plus facile de réprimer ce qu'il y a en moi de mauvais. La psychologie m'a ouvert sous ce rapport des horizons nouveaux, et je comprends que, sans elle, j'aurais tâtonné bien longtemps avant d'arriver aux vrais moyens d'amélioration.

Enfin, pour ce qui regarde ma future mission d'institutrice, elle m'a préparé les voies, et elle m'aidera dans mon œuvre si élevée d'éducation de l'enfant. En un mot, la psychologie a élargi, agrandi à la fois mon esprit et mon cœur. En entrant ici, j'étais encore un enfant ; elle a contribué plus que toute autre étude à me faire comprendre qu'aujourd'hui, je ne suis plus cela ; et je suis heureuse de constater les améliorations qu'elle a apportées en moi, par reconnaissance pour le professeur à qui je dois ces avantages.

Il serait bien regrettable que ces progrès en restent là ; aussi, je suis bien décidée à continuer et à compléter cette étude par tous les moyens possibles. D'abord, par l'observation de moi-même et des autres. Je me suis examinée bien souvent, et je crois que cela pourra m'être utile. J'ai même (est-ce bien charitable ?) essayé de porter des jugements sur les autres, sur leur esprit ou sur leur cœur ; dans les conversations, j'ai cherché à quel sentiment pouvait obéir telle personne en parlant ainsi ; j'ai voulu savoir quelle était la valeur morale de ceux qui m'entoureraient, pour me guider dans le choix d'une amie ; je crois que cette étude me sera très profitable, pourvu que je mette dans mes jugements toute la discrétion, toute la charité, toute la réserve possibles.

Quand je lirai un morceau de littérature quelconque, je cher-

cherai aussi à reconnaître les impressions qu'il fait naître en moi, les idées qu'il renferme, les sentiments de l'auteur; si c'est une pièce de théâtre, j'essayerai d'analyser les caractères des divers personnages.

Enfin et surtout, je m'appliquerai à deviner l'âme des enfants; j'ai déjà commencé à l'école annexe et je pense bien continuer.

J'éprouve un plaisir infini à faire causer les enfants, à leur faire exprimer leurs petites idées, leurs ébauches de sentiments, et j'ai déjà fait quelques observations sur le caractère de quelques-uns.

M'étudier moi-même, étudier les autres ou leurs œuvres, voilà donc par quels moyens je compte arriver à compléter mes connaissances psychologiques; deux mois de vacances s'ouvrent devant moi, et, si je les emploie ainsi, tout en me reposant d'un travail assidu, j'aurai fait beaucoup pour le but si grand que je poursuis.

DES PUISSANCES INVISIBLES DANS LA FORMATION DU CARACTÈRE

Au temps déjà lointain où M. Séailles enseignait la psychologie à Fontenay, je me souviens qu'un jour, il avait, à je ne sais quel propos, rappelé et commenté, avec sa verve habituelle et son tour d'esprit si piquant, ce mot qui est, je crois, d'Aristote : « On devient toujours semblable à l'objet de sa contemplation. » Était-ce le brillant commentaire du professeur qui m'avait frappée ? Toujours est-il que ce mot me resta profondément gravé en l'esprit. Bien des fois depuis lors j'y ai réfléchi. A mesure que j'ai eu plus d'expérience de l'enfance et de la jeunesse, je l'ai trouvé plus vrai, et il m'a paru qu'il exprimait une des forces les plus puissantes et pourtant les plus négligées de l'éducation. J'ai vu en effet autour de moi des âmes s'éveiller au contact d'un être réel ou fictif, qu'elles se prenaient à aimer et à admirer, je les ai vues croître et se former avec une rapidité et une intensité extrêmes, conformément à cet être devenu l'objet de leur contemplation. J'ai vu notamment une enfant de trois ans s'empreindre si fortement, en moins de quinze mois, de l'idéal qu'elle avait conçu sous les traits d'une personne ardemment aimée, qu'elle en a gardé malgré les années écoulées une marque ineffaçable ou plutôt une orientation qui décidera du cours de sa vie.

Aussi comprendra-t-on que j'ai été très heureuse de trouver, dans un article très documenté et très fortement pensé, une théorie de la formation du caractère fondée sur la puissance de ce que j'appelle d'un mot la contemplation d'un être idéal.

Cet article qui s'intitule « Des puissances invisibles dans la formation du caractère », est dû à M. Georges Martin, inspecteur à Boston. Je l'ai traduit en partie, à l'intention de mes compagnes de Fontenay, car si la formation du caractère commence dès l'enfance, c'est pourtant à l'âge de 16 ou 18 ans, qui est celui de nos élèves d'école normale, que le caractère prend son pli définitif, c'est en tous cas à cet âge que la puissance, et je dirais presque la tyrannie, de l'être idéal adopté s'exerce de la façon la

plus incontestée, et que les résultats en sont le plus sensibles. Il m'a donc paru qu'il était utile d'attirer l'attention des professeurs d'école normale sur cette influence trop souvent oubliée, et cependant presque prépondérante dans la formation du caractère.

« Le caractère, dit M. Martin, se forme du dedans, et tout homme est, dans la plus haute acception du mot, un fils de ses œuvres. » Dès le tout premier âge, pense-t-il, dès que l'enfant acquiert la conscience du moi et celle du non-moi, il conçoit aussi un « moi futur qui prend la forme d'un être idéal. » Réaliser cet idéal devient dès lors l'œuvre de la vie. Avec plus ou moins de sérieux, plus ou moins de persévérance et d'ardeur, cet idéal est le principe directeur, la force morale suprême ; car c'est la force invisible mais toute puissante qui soumet la volonté, dirige la conduite et détermine le caractère.

Comment l'âme forme-t-elle cet idéal ? Comme l'oiseau bâtit son nid, instinctivement, selon la loi de la vie et avec les matériaux qui sont à sa disposition, Le procédé est simple bien que complexe : Vivant en société, l'individu a sans cesse recours à ceux qui l'entourent, sollicitant leur attention et leur intérêt, invoquant leurs sentiments. En même temps il voit, il admire, il choisit, il commence à essayer d'être. La psychologie fondamentale de la formation du caractère peut se résumer en ces quatre mots : *je vois, j'aime, je voudrais être, je veux être*. Mais l'idéal ainsi constitué n'est pas une collection de préceptes, de règles de morale, c'est toujours l'incarnation devenue concrète de certaines qualités aimées. Aussi le procédé que suit l'âme n'est pas l'imitation : c'est quelque chose de plus subtil, de plus fondamental. L'imitation n'a affaire qu'avec des actions, des choses extérieures qui se peuvent voir. Il s'agit ici au contraire d'être plutôt que de *faire*. L'idéal qu'on s'est créé soi-même se lève dans la conscience comme le soleil se lève. C'en est là le mystère et la grandeur, c'est peut-être aussi le danger ; tandis que les parents sèment, que les éducateurs travaillent à former le caractère, le caractère se forge dans un laboratoire dont nul n'a la clef, par une force dont nul n'a conscience, pas même quelquefois le sujet lui-même.

L'auteur donne ensuite divers exemples qu'il emprunte aux biographies des grands hommes, notamment à celle de Washington, montrant comment se forma peu à peu l'idéal du héros américain, et comment cet idéal domina et dirigea sa vie tout entière. Ce qui est vrai pour les individus est vrai aussi pour les peuples, et c'est ainsi que se créent à certaines époques ces

grands courants moraux qui entraînent toute une classe, quelquefois toute une nation dans un même sens et vers un même but.

De là M. Martin tire des conclusions pédagogiques : « Le maître fait son œuvre un peu par ce qu'il enseigne, mais infiniment plus par ce qu'il est. » « Comment puis-je entendre ce que vous dites, écrivait Emerson, alors que j'ai constamment les oreilles pleines de ce que vous êtes ». Thomas Arnold, Mary Lyon, sont des exemples de ce que peut le maître par ce qu'il est, par l'idéal qu'il incarne aux yeux des élèves. En tout cas, pense l'auteur, c'est le devoir absolu de l'école comme de la famille d'aider l'enfant et le jeune homme à se former un idéal personnel qui, l'élevant au-dessus de lui-même, le rend plus capable de répondre aux exigences toujours plus vastes et plus impérieuses de la société.

Je ne sais si ces quelques idées, — qui malheureusement perdent beaucoup en passant de l'article longuement développé de M. Martin dans ce résumé très bref et très sec, — je ne sais si elles intéresseront mes collègues comme elles m'ont intéressée moi-même. En tout cas je suppose qu'aucune ne contestera leur vérité, et toutes les anciennes élèves de M. Pécaut n'auront pas à descendre bien avant au fond d'elles-mêmes pour mesurer ce que peut sur une âme la vue ou la pensée toujours présente d'un être moral supérieur. Sans doute nous ne saurions espérer d'être pour nos élèves ce que M. Pécaut fut pour toutes celles qui l'ont approché ; mais du moins, si nous sommes bien convaincues de cette vérité : que tout caractère se modèle sur l'idéal que l'individu se crée et se propose à lui-même, que cet idéal, s'il ne se forme pas sous nos auspices, avec des matériaux par nous fournis, se formera tout de même, mais en dehors de nous et peut-être contre nous, — si nous sommes bien convaincues de cela, peut-être notre rôle, à nous professeurs et directrices d'école normale, nous apparaîtra-t-il sous un aspect nouveau.

Il faut aux âmes jeunes un idéal qui les éclaire, les guide, les conduise comme par la main ; et cet idéal n'est pas fait de notions abstraites, il s'incarne toujours en un être, imaginaire parfois, mais concret et vivant.... Ne croyez-vous pas qu'il faudrait dans nos écoles normales une atmosphère plus chaude et plus généreuse, une lumière plus pénétrante et plus douce -- un peu plus de vraie vie enfin ?

M. B.

L'ŒUVRE MUTUELLE DES MAISONS FAMILIALES DE REPOS

Les membres de notre Association connaissent déjà l'œuvre dont je voudrais leur parler aujourd'hui.

Actuellement cette société compte : 234 membres actifs, 111 membres fondateurs, donateurs, honoraires; elle a reçu en dons et cotisations la somme de 11,532 francs.

Son Conseil d'administration est ainsi constitué :

Présidente : M^{me} Marion, directrice de l'école normale supérieure de Sèvres.

Vice-Présidente : M^{me} Dejean de la Bâtie, directrice de l'école normale supérieure de Fontenay.

Secrétaire générale : M^{lle} Butiaux, professeur au lycée Fénelon.

Secrétaire des séances : M^{lle} Lauriol, professeur à l'école Edgar-Quinet.

Trésorière : M^{me} Boutroux.

Trésorière adjointe : M^{lle} Sériès, professeur au lycée Racine.

Archiviste : M^{me} Albert Dumint.

Conseillères : M^{me} Pierre Foncin; M^{lle} Salomon, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Membres : M^{lle} Allégret, directrice du lycée de jeunes filles de Versailles; M^{me} Bourguet, directrice de l'école normale d'Institutrices de la Seine; M^{lle} Boutet de Monvel, directrice d'un cours d'éducation, à Paris; M^{me} Dumé, directrice d'école primaire, à Versailles; M^{lle} Dupuy, professeur à l'école normale de Versailles; M^{me} Landolphe, professeur d'anglais au lycée Lamartine; M^{lle} Leloutre, institutrice à l'école de la rue Madame, à Paris; M^{lle} Provost, directrice du lycée Fénelon; M^{me} Ryckebusch, surintendante des maisons de la Légion d'honneur; M^m Tourangin, docteur en médecine, professeur à l'école normale d'Institutrices de la Seine.

Avec ces ressources, modestes encore, la Société n'a pu songer à créer des « Maisons de repos »; mais, au moment des vacances, elle a attribué des bourses à plusieurs de ses mem-

bres que leur situation personnelle désignait à l'attention du Conseil; quelques-unes de ces bourses ont été accordées à des personnes qui restaient dans leurs familles; les autres ont assuré un séjour d'un mois dans des maisons désignées par le Conseil et choisies par lui comme absolument sûres au double point de vue matériel et moral.

Une circulaire récemment élaborée, que la plupart des fontenaisiennes auront sans doute reçue avant ce *Bulletin*, indique le but que poursuit l'Association; je ne saurais mieux faire que de citer ici quelques passages de cette circulaire: « Nous tenons à répéter que notre but est de créer des maisons où l'on puisse, en toute saison, venir prendre un peu de repos, moyennant une faible rétribution...; nous voulons ouvrir, en des régions différentes, des Maisons familiales, où l'on trouvera, avec le bon accueil et tout le confortable possible, une tranquillité entourée de sympathie. » « Cette idée d'avoir des maisons régionales nous paraît d'autant plus heureuse qu'il est plus facile d'intéresser directement les autorités administratives et les personnes de bonne volonté à une œuvre qui se développera sous leurs yeux et dont elles pourront constater la bienfaisante utilité. Pour que la propagande puisse se faire d'une manière plus efficace, le Comité a eu recours à un certain nombre de sociétaires qui ont accepté les fonctions de déléguées; nous espérons en avoir bientôt au moins une par département. Ces déléguées reçoivent les cotisations et représentent le Comité avec qui elles sont en correspondance. »

J'ajoute que, lorsque les maisons régionales se créeront, ce sera aux déléguées que sera confié, si elles veulent bien s'en charger, le soin d'organiser la maison de leur région; ce qui affirmera le principe de la décentralisation, principe de vie et de progrès.

Et quand l'œuvre des Maisons familiales, mieux connue du grand public, aura éveillé la sollicitude de ceux qui sont toujours prêts à donner leur appui à toute œuvre de solidarité humaine; lorsque les adhésions et les dons seront venus affirmer à la Société qu'elle fait œuvre vivante et bonne; alors, elle pourra réaliser ses premières espérances: offrir aux membres de l'enseignement féminin le paisible séjour dans lequel elles retrouveront la force de poursuivre leur carrière de constant et modeste dévouement.

Déjà un certain nombre de membres de notre Association amicale de Fontenay connaissait l'œuvre des Maisons familiales de repos et y ont adhéré. Si j'ai prié M^{lle} Robert de m'accorder

l'hospitalité des colonnes du *Bulletin*, c'est à la fois afin de faire connaître cette Société à celles d'entre nous qui l'ignoraient encore; c'est peut-être surtout pour parler à toutes d'une combinaison qui nous permettrait de faire partie des deux Associations, sans payer la totalité des deux cotisations.

Cette combinaison, dont j'ai parlé à la réunion générale, en août dernier, doit être l'objet d'une discussion et d'un vote définitif à la prochaine réunion générale; je crois donc nécessaire de la faire connaître dans le détail et en en précisant la portée.

L'œuvre des Maisons familiales, pressentie seulement sur ce point, puisque nulle proposition ne lui a été directement faite, semblerait décidée à accepter que les membres des Associations des anciennes élèves devinssent adhérents, c'est-à-dire sociétaires, aux conditions suivantes :

1° La cotisation annuelle serait réduite à 3 francs (au lieu de 6 francs);

2° L'Association amicale d'anciennes élèves ajouterait à ce chiffre 1 franc par sociétaire;

3° La dite Association d'anciennes élèves assurerait un nombre minimum de cent adhésions aux Maisons familiales, ou tout au moins assurerait sa quote-part minima de 100 francs.

L'œuvre des Maisons familiales estime qu'un certain nombre de membres des Associations hésitent à ajouter une seconde cotisation à celle qu'elles paient déjà dans leur Société particulière, et pense qu'elle appellerait ainsi à elle des adhésions encore hésitantes, si le total des deux cotisations annuelles était de 9 francs au lieu de 12 francs. Elle espère donc que la quantité d'adhésions nouvelles compenserait l'abaissement du taux annuel de la cotisation; c'est ce qui explique la réduction que consentirait l'œuvre.

D'autre part, il est évident que toutes celles d'entre nous qui auraient l'intention de faire partie de deux Sociétés trouveraient un avantage dans la combinaison qui vient d'être exposée.

Reste la question de la somme que la caisse de notre Association devrait verser: 1 franc par sociétaire des Maisons familiales, en garantissant un versement minimum de 100 francs.

C'est précisément ce point qui sera discuté lors de la prochaine réunion générale, en août 1900.

Avant de terminer, je voudrais présenter deux arguments, qui me sembleraient de nature à éclairer la question.

Celles de nos compagnes, membres de notre Société, qui, par situation personnelle, pensent n'avoir jamais l'occasion de

bénéficiaire des avantages de l'œuvre des Maisons familiales, peuvent ne pas avoir l'intention d'y adhérer, et dans ce cas le sacrifice de 100 francs, au minimum, serait consenti au profit, non de tous les membres de l'Association, mais des personnes qui appartiendraient aux deux Sociétés. Il pourra donc sembler qu'il ne s'agit pas d'affecter les fonds sociaux à une dépense dont un groupe profiterait seul.

Mais il est un autre aspect de la question : l'une des bourses attribuées en juillet dernier, par le Conseil d'administration des Maisons familiales de repos, a été accordée à une ancienne élève de Fontenay, membre de notre Association ; une autre Fontenaisienne sollicite actuellement une bourse qui va lui être accordée. Dans l'avenir, et plus le nombre de Fontenaisiennes adhérentes à l'œuvre sera grand, plus s'accroîtra sans doute le nombre de bourses accordées à quelques-unes d'entre nous ; ce qui détournera les titulaires de solliciter peut-être un don de l'Association ; cela compenserait le sacrifice pécuniaire qui est précisément en question.

Il me semble que l'objet de la discussion pourrait se résumer en trois points :

1° L'Association doit-elle accepter une charge nouvelle et permanente ?

2° Peut-elle engager une dépense dont *tous* ses membres ne bénéficieraient probablement pas ?

3° Y aurait-il quelque compensation qui justifiait cette dépense et en fit accepter à la fois le principe et le chiffre ?

Nous prions nos compagnes de vouloir bien réfléchir à la question, et nous leur demandons d'envoyer à M^{lle} Robert, dans le courant de l'année, leur avis et leurs observations.

S. LAURIOL.

COMMUNICATIONS DIVERSES

1° Il est constitué à Paris une *Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant*.

Cette Société a pour objet les recherches soit individuelles, soit collectives, sur le développement physique et psychique de l'enfant.

La Société est ouverte, sans distinction, à toutes les personnes qui s'intéressent à l'éducation.

S'adresser au Musée pédagogique : Société pour l'étude de l'enfance.

2° On aimerait avoir des renseignements sur la manière dont est organisée la *Coopération universitaire* dans diverses régions. Quelle est la part faite aux femmes ? aux maitresses de l'enseignement secondaire et primaire, et aussi aux ouvrières, aux femmes du peuple ?

3° L'école primaire a-t-elle vraiment une influence sur les besoins d'ordre, de propreté, de dignité de l'enfant ?

4° Les élèves-maitresses de l'école normale ont-elles en arrivant à l'école quelque expérience du ménage : cuisine, entretien du mobilier et des vêtements ? Que peut l'école normale pour donner aux élèves une certaine pratique de ces travaux ?

5° Quelques-unes disent : « Le goût de l'idéal diminue chez la femme, son niveau moral baisse. » Qu'en pensez-vous ? Que faire, si cette critique est vraie, pour ranimer les aspirations les plus hautes des femmes ?

Les Associées sont priées d'envoyer leurs réponses à M^{lle} Robert, à Fontenay.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY